

JOURNAL  
DES  
DEMOISELLES

VINGT-CINQUIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1  
ET RUE RICHELIEU, 103

—  
1857

Ayuntamiento de Madrid

E  
Nú  
Est  
Tal  
Nú.  
Enc

JOURNAL

DEMOISELLES

—  
VINGT-CINQUIÈME ANNÉE  
—

PARIS

AL. BUREAU DE JOURNAL, BOULEVARD DES ITALIENS, 1

ET RUE RICHELIEU, 101

1857

# TABLE

## DU VINGT-CINQUIÈME VOLUME



### INSTRUCTION.

*Le Forgeron d'Anvers*, par A. des Essarts, pages 1. — *Histoire et chronique de la poésie française*, 33, 65, 129, 225, 257, 321. — *Marino Faliero*, 97. — *Zizim*, 161. — *L'Hôtel de Cluny*, par Claude Vignon, 193. — *Une Expiation, récit du quatrième siècle*, par A. des Essarts, 289. — *Théodore de Neuhoof*, 293.

### BIBLIOGRAPHIE.

*Christophe Colomb*, par madame Roselly de Lorgues, pages 8, 72 et 133. — *Veillées Bretonnes*, par M. H. Violeau, 10. — *L'Éducation du cœur*, par madame Hermine Thierry, 39. — *Le Calice*, traduit de l'allemand par madame E. Voïart, 75. — *Vie de la sœur Rosalie*, par M. le vicomte de Melun, 100. — *Méthode pour l'enseignement du français aux Sourds-Muets*, par M. Valade Gobel, 105. — *Scènes de la vie chrétienne*, par M. E. de Margerie, 163. — *Naples, la Sicile, l'Art d'être malheureux*, 197. — *Le Conteur de l'Enfance*, Violettes, 198. — *Florence Raymond*, par mademoiselle Julie Gouraud, 229. — *Lettres sur l'éducation des filles*, par madame de Maintenon, 260. — *De la Vocation*, par monseigneur Luguët, 262. — *Le Marchand d'antiquités*, traduit de Dickens par M. A. des Essarts, 262. — *De l'Éducation*, par monseigneur Dupanloup, 294. — *Paris nouveau*, par madame Adam Boigontier, 297. — *La Vie rurale*, par M. Auran, 325. — *Poésies et Nouvelles*, par madame d'Arbouville, 354.

### LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

*Pensamiento*, de don Georges Manrique, pages 75. — *The Suspicious man*, de Blair, 165. — *L'Asino in maschera*, de Aurelio de Giorgi, 298. — *The Sleepers*, de Brown, 326.

### ÉDUCATION.

*La Rue des Deux-Écus*, par M. V. Herbin, pages 11. — *Qui donne aux Pauvres prête à Dieu*, par madame de Gaulle, 17. — *Or et Alliage*, par madame Adam Boigontier, 41. — *Le Héron*, par Claude Vignon, 44. — *Chacun sent son mal*, proverbe, par madame Adam Boigontier, 76. — *Eulalie*, par madame Bourdon, 106. — *Le Chevalier de Favray*, par A. des Essarts, 111. — *Les Ames prisonnières*, par A. Mangin, 116. — *Le Sommeil de frère Daniel*, par madame de Stoltz, 135. —

*L'Épreuve*, par H. Perret, 138. — *Souvenirs*, par M. Em. D., 144. — *Parmentier*, par madame Adam Boigontier, 166. — *Émilienne*, par M. H. Violeau, 176. — *Rachel*, par madame de la Rochère, 199. — *Diane de Montclair*, par A. des Essarts, 205. — *Souvenirs d'une institutrice*, par madame Bourdon, 231, 298 et 339. — *Épisode de la prise du Mans en 1791*, par madame de la Rochère, 235. — *Laurence*, par M. H. Violeau, 263. — *Quand les chats n'y sont pas*, par madame Adam Boigontier, 272. — *De la droiture dans les petites choses*, par M. Amory de L., 301. — *La Rose de Saint-Saturin*, par A. Jadin, 306. — *Régine de Beaufrény*, par mademoiselle Adèle Cleret, 327. — *La Belle Sahara*, par madame de la Rochère, 334 et 367. — *Pardonnez-nous*, par madame Adam Boigontier, 356. — *Les Bâtons flottants*, par madame Emmeline Raymond, 359.

### MISCELLANÉES.

*Visite au Sultan de Bacalam*, par mademoiselle Blanche de Maubeuge, pages 50. — *Lettres à une jeune fille*, 56, 85, 148, 214, 279 et 372. — *PROMENADES DANS PARIS : le Palais des Thermes*, par Claude Vignon, 81. — *Salon de 1857*, par Claude Vignon, 243. — *Académie Française, séance solennelle du 20 août*, 277.

### POÉSIE.

*Les Tisons*, par Ducerceau, pages 24. — *Dieu!* par J. Boulmier, 84. — *Le Pont de Moissé*, par J. Canonge, 147. — *La Fleur de l'Amitié*, par E. des Essarts, 182. — *Chant des Moissonneurs*, par Martin, 213. — *Images du Passé*, par L. Goujon, 248. — *Gesta Dei per Francos*, par C. de N., 312. — *La Beauté, l'Esprit et la Vertu*, par mademoiselle de Scudéri, 343. — *Vous en souvenez-vous*, par A. Claudel, 371.

### ÉNIGMES HISTORIQUES.

Énigmes, pages 23, 83, 146, 214, 282, 338.  
Explications, pages 54, 97, 161, 227, 293, 353.

### LE PROGRÈS MUSICAL.

Pages 25, 58, 87, 122, 151, 183, 216, 249, 281, 311, 343, 374.



## ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

Marrons glacés — Pommade pour arrêter la chute des cheveux, pages 27. — Ris de veau à la chicorée — Marmade de violettes, 90. — Menu d'un déjeuner de noces, 124. — Menu d'un dîner de huit couverts — Emploi des restes de filet de bœuf — Blanquette de veau aux champignons — Œufs pochés à la crème — Crèmes froides, 153. — Soupe aux cerises — Épis de maïs au vinaigre — Cheveux d'ange, 183. — Gelée aux fraises — Confitures d'abricots entiers — Gelée d'abricots, 218. — Pommes au riz — Poires au roux — Salade de pêches, 250. — Moyen d'ôter les taches de graisse sur le drap et sur le mérinos — Macaroni, véritable recette napolitaine, 283. — Manière de nettoyer les rubans lilas et violets — Recette pour nettoyer les gants de Castor — Flan de crème au café — Crème à l'orange, 313. — Potage au lait d'amandes — Manière d'employer les blancs d'œufs — Gâteau de pommes de terre — Gâteau de rognon de veau, 345. — Manière de nettoyer le bois doré — Foie de veau en daube, 376.

## CORRESPONDANCE ET EXPLICATION DES TRAVAUX

Pages 27, 60, 90, 124, 154, 186, 218, 251, 283, 313, 346, 377.

## ÉPHÉMÉRIDES.

Mort du cardinal Mazarin, pages 95. — Mort de Murillo, 128. — Levée du siège d'Orléans, 8 mai 1429, 160. — Départ de Philippe-Auguste pour la troisième croisade, 192. — Mort de Thomas Morus, 223. — Naissance de Louise de Marillac, dame Legras, fondatrice des sœurs de la Charité, 256. — Bataille de Marignan, 287. — Mort de Hugues Capet, 320. — Mort de Gustave-Adolphe, roi de Suède, 332. — Mort d'Étienne Jaurat, 384.

## MOSAÏQUES.

Pages 32, 64, 90, 128, 160, 192, 224, 256, 288, 320, 352, 384.

## RÉBUS.

Chacun prêche et sermonne, à bien faire il n'y a personne, pages 32. — Femme qui se mire, peu file, 64. — Tel se plaint, qui n'a point de mal, 96. — A œil malade, la lumière nuit, 128. — De tout s'avise à qui pain fault, 160. — Chaque pays ses sabots, 192. — De nouveau, tout est beau, 224. — Mal pense qui ne repense, 256. — Souhaits n'ont jamais rempli le sac, 288. — Ordre contre-ordre, désordre, 320. — Plus l'oiseau est vieux, moins il se veut défaire de sa plume, 352. — Qui casse les verres les paie, 384.

## GRAVURES SUR ACIER, par Nargeot père, dessins par Nargeot fils.

*Le Banquier et sa femme*, de Matsys, pages 1. — *Jeunes personnes entrant dans une maison hospitalière*; du chevalier Favray, 97. — *Méditation* de Delacroix, gravé par Mutzmacher, 193. — *L'Empereur Théodose recevant la bénédiction de saint Ambroise*, de Subleyras, 289

## 18 GRAVURES DE MODES.

Pages 1, 33, 65, 97, 129, 161, 193, 225, 257, 289, 321, 353.

## IMITATIONS DE PEINTURES A L'HUILE, TAPISSERIES, CROCHETS ET AUTRES TRAVAUX EN COULEUR.

JANVIER. Calendrier de l'année 1857. — FÉVRIER. Une planche de crochets, imprimée recto et verso. — MARS. Un modèle de la tapisserie pour bordure. — AVRIL. Imitation de peinture à l'huile: un coq et des poules. — MAI. Deuxième planche de crochets, recto et verso. — JUILLET. Un modèle de tapisserie pour sac. — SEPTEMBRE. Imitation de peinture à l'huile: un dindon et des poules. — OCTOBRE. Un écran. — NOVEMBRE. Modèle de tapisserie pour prie-Dieu. — DÉCEMBRE. Une planche contenant divers modèles de travaux.

## MUSIQUE.

JANVIER. *Hermine*, mazurka, par Eugène BRAULART. — *Histoire d'une Fleur*, paroles de M. Georges DE NEUVES, musique de mademoiselle Marie LASSAVER. — *Vole vite*, polka par madame Florine MOUVILLE.

MARS. *Marguerite*, valse en cinq parties, par madame Sophie de VILLEGARDE. — *Rococo*, bluette caractéristique, par A. SCHIMON. — *En Hiver*, romance, musique de M. Léon OTTIN.

MAI. *La Foudre*, polka, par J. NICOLI. — *La Berceuse*, bluette caractéristique, par A. SCHIMON. — *Solitude*, mélodie, paroles de M. Théophile GAUTIER, musique de mademoiselle Jaume SAINT-HILAIRE. — *Autour de moi, restez mes pauvres fleurs*, musique de madame Marie DE BÉNO.

JUILLET. *Pastorale* pour piano et violon, par A. BESSEMS. — *Souvenirs de Florence*, par madame S. DE VILLEGARDE. — *Dieu protège le Matelot*, paroles et musique de mademoiselle Zoé GÉNÉPIN.

SEPTEMBRE. *Mélancoïte* par A. SCHIMON. — *Le Roi des Lézards*, paroles du comte E. DE LONLAY, musique de A. VALENTI. — *Mélodie*, par E. BRAULART.

NOVEMBRE. *Les Papillons*, quadrille, par madame S. DE VILLEGARDE. — *Ave Maria*, musique de madame Laure BRICE.





H

Núm.  
Est.  
Tab.  
Núm.  
Enc.





# Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens n. 1.

25<sup>e</sup> année

Bruxelles: Desterbecq, Passage St-Robert, vis-à-vis la Poste.

N<sup>o</sup> 1.

Amsterdam: Desterbecq, Nieuwmarkt, vis-à-vis St-Nicolaas, n. 1.

Ayuntamiento de Madrid

H

Núm  
Estu  
Tab  
Núm  
Enc





*Dessiné par Adrien Barye d'après Titien*

*Gravé par Targem*

# LE BANQUIER ET SA FEMME

*Journal des Dames et des Filles*

*25<sup>e</sup> année N° 1.*

*Paris chez M. de la Harpe*





# JOURNAL DES DEMOISELLES

## LE FORGERON D'ANVERS

I

« Allons, ferme, mes enfants ; pas de relâche. Il s'agit de déployer tous vos talents : le vieil orfèvre-joaillier Jacob Krukker nous a défiés de confectionner une caisse telle qu'il la désire, c'est-à-dire une vraie citadelle de fer qui puisse braver les malignes entreprises de tout larron ; et, quoiqu'il ne mette point à notre œuvre le prix qu'elle eût valu pour un autre chrétien, je n'en veux pas moins que la dite caisse soit achevée comme un coffret de prince, afin que Jacob Krukker soit obligé de reconnaître qu'il n'est point dans les Flandres de maître forgeron comme Abraham Liederke, ni d'artisans tels que Claude Kluyt, Pierre Ricaert et Guillaume Bawr. »

Le personnage qui venait de prononcer ces paroles était un gros homme taillé en cyclope et à peu près aussi laid qu'aucun des compagnons de Polyphème. Son visage, échauffé par l'ardeur de la forge, offrait une teinte égale de rouge cramoisi traversée par des raies de noir qu'expliquait assez l'épaisse fumée qui, en ce lieu, s'était condensée en nuage perpétuel. Quant aux trois ouvriers qu'il avait nommés, ils offraient une ressemblance exacte avec le patron ; et, franchement, à la vue de ces hommes habitués à marteler le fer et à respirer les vapeurs brûlantes d'une fournaise, on se fût cru au sein des entrailles de la terre, dans les cavernes de l'Etna, où l'imagination des poètes antiques avait placé les ateliers de Vulcain.

Cependant, maître Liederke, en adressant un éloge collectif à Claude, Pierre et Guillaume, semblait avoir à dessein oublié un quatrième compagnon, jeune homme à la figure fine et intelligente, au front d'une pâleur mate qui se dessinait en lignes correctes sous des cheveux d'un noir lustré aux reflets presque bleuâtres. Celui-ci avait écouté le patron en souriant avec une espèce d'indifférence vague, ou plutôt de tristesse malade. Il posa son marteau contre l'enclume, et dit en se croisant les bras d'un air découragé :

« Excusez-moi, maître, si je me plains de votre silence à mon égard. A coup sûr, je ne réclame point d'éloges, et je me souviens bien d'avoir lu en une chronique ce que disait un roi de France (1) : « Quand

orgueil chevauche devant, honte et dommage le suivent de bien près. » Mais c'est justement parce que l'orgueil est étranger à mon cœur, que je crains de vous avoir donné quelque sujet de mécontentement : ne vous faites pas faute de me chapitrer si j'ai failli en quoi que ce soit !

— Par sainte Gudule ! s'écria Claude Kluyt, le plaisant de la troupe, quelle langue dorée il vous a ce Quentin Matsys ! Ce luron-là est de la trempe dont on fait les magisters. Ah ! mais c'est qu'il sait lire, lire couramment. Aux heures des repas, il vous a plus souvent une Bible dans les mains qu'une pipe. Et pourtant quelle différence, mille arquebuses !

— Paix-là ! dit le maître forgeron ; tu parles comme un homme qui aurait passé trois jours consécutifs à boire du genièvre dans un hanap allemand : ami, respecte celui qui sait, tout en étant bon artisan, acquérir la science d'un clerc.

— Oh ! maître, je suis bien loin... murmura le jeune homme.

— Je te connais et je t'estime, Quentin, et tout à l'heure je te répondrai. En ce moment, c'est à Claude Kluyt que je réponds. Claude, apprend, mon garçon, que le bras doit respecter la tête. A qui avons-nous dû ces dessins ingénieux, de fleurs, de rinceaux, de spirales, qui nous ont permis de forger la cage mirifique du puits de la place de la cathédrale ?

— Non, Quentin, je ne t'oubliais pas, mais j'avais à te prouver mon amitié, en te demandant quelle peut être la cause de ta tristesse...

— De la tristesse, moi !

— Ne cherche pas à me tromper. Je ne suis pas ton maître seulement, mais ton second père. Aie de la franchise envers moi. Je t'ai observé depuis un certain temps : souvent je te vois distrair ; souvent ton regard se fixe en l'air, je ne sais pourquoi, sans paraître pouvoir se détacher de ce qui l'attire. C'est du rêve ou de l'ennui. Est-ce que tu t'ennuies ici, mon garçon ? Est-ce que le métier te semble trop dur ? Ne me dissimule rien. Je suis tout rond, et j'aime la rondeur. Je ne veux point de paille dans le fer ni de pli caché dans le cœur.

— Je vous remercie beaucoup, maître, répondit modestement Quentin. Le ciel m'en témoin que je ne songe nullement à vous tromper, et que je mets ma joie à vous complaire. Aussi lorsque j'ai fait les dessins que vous venez de rappeler, ma plus grande sa-

(1) Louis XI.



tisfaction a été d'avoir pu vous rendre service. Car mes compagnons sont, je l'avoue, bien plus robustes que moi et bien plus habiles à façonner le métal. Pour ce qui est des peines que vous me supposez, elles sont imaginaires, ou bien plutôt elles sont celles de ma position sur la terre. A mon âge, je suis déjà seul au monde : mes pauvres parents ne sont plus pour moi qu'un souvenir, qu'un de ces portraits à demi effacés qu'on cherche à refaire dans sa mémoire. Ne vous étonnez donc pas si, n'ayant personne qui m'aime, ni frère ni sœur, je me sens quelquefois un peu triste.

— J'entends, mon garçon. Eh bien ! tu te marieras et tu auras une forge à ton tour. »

Quentin secoua la tête avec incrédulité, mais sans prononcer un mot, tandis que les trois compagnons échangeaient entre eux un sourire, et que le maître, qui ne s'était point aperçu de ce manège, ôtait son tablier de cuir, secouait de dessus ses habits la li-maille de fer, prenait son feutre orné d'une vieille ganse, et disait après avoir accompli cette toilette sommaire :

« Il faut que j'aille faire une tournée dans Anvers pour la récolte des ducats. Je vous laisse, mes enfants, donner le dernier coup de marteau au coffre de maître Jacob Krukker. Tâchez de le porter chez lui avant la nuit ; car, passé le coucher du soleil, notre homme n'ouvre plus, quand bien même l'empereur d'Allemagne frapperait à son huis. »

Au moment où Liederke mettait le pied dans la rue, il s'arrêta pour saluer d'un grand coup de chapeau une jeune fille qui, suivie de sa servante, s'acheminait vers l'église voisine. La jeune fille rendit le salut en rougissant un peu et en dirigeant à travers son voile, attaché à l'espagnole, un regard furtif sur l'atelier au seuil duquel se tenaient les compagnons.

Quentin Matsys, tout tremblant, s'était laissé tomber sur un escabeau, et il avait penché sa tête vers la terre.

Un coup vigoureux, appliqué sur l'épaule, le fit tressaillir en le tirant de cette espèce de léthargie pleine d'immobilité physique et de fièvre morale.

« Qu'est-ce ? dit-il. Eh bien ! à l'ouvrage ! »

Des rires sonores répondirent à cette exclamation. Et alors Claude Kluyt, qui n'était pas fâché de tirer une petite revanche des éloges du patron, dit au rêveur :

« Par le diable ! ce n'est plus aux nuages que tu accroches tes yeux ; mais ça revient au même. Maître Liederke ne t'a point deviné ; mais moi, Claude Kluyt, je parierais dix florins, — si je les avais, — que je connais la cause de ton mal. Et je ne suis pas le seul ici. En face de nous, il y a une rangée de maisons de briques et de bois. La plus belle de ces maisons appartient au peintre Van Hoëf ; le peintre Van Hoëf, dont Quentin a été un peu l'élève, possède un bijou de fille, qui s'appelle, je crois, mademoiselle Gertrude. Or, quand notre Quentin a l'air de courir de l'œil après les nuages, c'est qu'il observe à la fenêtre mademoiselle Gertrude ; et tout à l'heure, enfin, lorsque mademoiselle Gertrude est venue à passer, notre gail-lard a failli tomber en pamoison. »

Là-dessus les rires recommencèrent. Quentin Matsys, extrêmement troublé, s'était hâté de quitter son escabeau, et, pour se donner une contenance, il prit un linge imbibé d'huile et se mit à frotter et polir le

coffre destiné à maître Krukker. Mais le coup était porté par la découverte de Claude Kluyt.

« Par ma pipe ! s'écria brusquement Pierre Ricaert, le compagnon n'est pas dégoûté. Depuis quand, mon camarade, l'oisin aspire-t-il à voler dans les mêmes parages que l'aigle ? Sais-tu bien ce que c'est que notre voisin ? »

— Un peintre illustre, répondit le jeune homme. Mais, maître Liederke l'a attesté, moi, je suis un forgeron assez adroit.

— Parbleu ! nous le savons bien. Si tu crois que nous ne te rendons pas justice ! Si tu crois que nous ne t'aimons pas !... C'est justement parce que nous t'aimons, qu'il nous est pénible de te voir te mettre dans l'embarras. Tu dis que Van Hoëf est un peintre illustre ; sais-tu aussi qu'il est riche ?

— Je puis le devenir.

— En attendant, tu ne l'es pas, et la demoiselle pourra bien en épouser un autre que toi. »

Ces paroles avaient frappé Quentin d'une sorte d'anéantissement. Son secret découvert, ses illusions ébranlées, c'étaient de cruels assauts pour un pauvre cœur qui, depuis six mois, gardait religieusement une même pensée.

Cependant, rendu à l'énergie par ce désespoir où l'on puise les forces extrêmes, il se redressa avec dignité, et dit à ses compagnons :

« Dieu m'est témoin que si j'ai gardé le silence vis-à-vis de vous, ce n'était pas par manque d'amitié ; mais je n'avais pas attendu vos observations pour comprendre que mes sentiments étaient déraisonnables. Maintenant, je suis homme ; j'ai deux démarches à tenter, et quel qu'en puisse être le résultat, je les tenterai.

— Deux démarches !... répétèrent les trois compagnons stupéfaits.

— Oui, après la besogne. J'aurai du courage, vous verrez. Achéons de polir la caisse, et laissez-moi vous accompagner chez maître Krukker pour lui présenter ce solide coffre-fort qu'il voudrait déjà posséder. J'ai absolument besoin de lui parler.

— Toi ?... s'écria Claude Kluyt. Encore un secret !

— C'est possible ; mais pour celui-là, je vous supplie, mes amis, de ne point chercher à le deviner. »

Cette prière mit fin à l'entretien, et les marteaux de Claude Kluyt et de Guillaume Bawr recommencèrent à retentir en cadence sur l'enclume, tandis que Quentin et Pierre Ricaert donnaient à la caisse le fini précieux qui devait en faire un véritable chef-d'œuvre.

Trois heures après, les compagnons mettaient la cheville au loquet de la porte et s'acheminaient vers la rue Huyversterstraat, où ils s'arrêtaient devant une maison très-noire, dont les fenêtres étroites recevaient à peine du jour, tant la poussière s'y était incrustée aux vitres. L'huis était très-bas, cintré, protégé par une armature de fer, sans compter les verrous du dedans et une serrure digne de figurer aux prisons d'état. Au-dessus du marteau, que les compagnons firent jouer rudement, figurait un guichet aux étroits compartiments, et d'où, à l'intérieur, on pouvait voir les visiteurs.

Après un bon demi-quart d'heure d'attente, un pas lourd ébranla les marches verrouillées d'un escalier en bois à l'épaisse rampe de chêne. Le guichet s'entr'ouvrit, un œil y parut ; puis cette inspection étant satisfaisante, les deux tours de la serrure jouèrent, les



verrous grincèrent, la porte fut toute grande ouverte.

Les compagnons, accueillis par un simple : « Ah ! ah ! très-bien ! » furent invités à monter le meuble et à le sceller dans une muraille, sans doute la plus solide de toute la maison. Entre cette place et le mur opposé se trouvait une vitrine remplie d'objets précieux, burettes, calices, croix incrustées de pierres fines, colliers, médailles, bracelets, bagues, étoffes brodées d'or ou d'argent, damas d'Orient, soieries d'Italie, armes curieuses ; c'était comme un assemblage de tout ce que l'imagination de l'homme fastueux peut rêver de plus rare et de plus splendide. En outre, sur une table oblongue, à côté de balances à peser l'or, d'innombrables pièces de métal ruisselaient dans des sêbles toutes gonflées de cette pluie si généralement aimée.

Maître Jacob Krukker se tint constamment debout entre ces richesses et les artisans qu'il couvait de son regard subtil et méfiant. Il n'était pas seul, du reste, à faire bonne garde autour de son trésor. A deux pas de lui, sa femme Nicole, assise dans un grand fauteuil de bois qui avait bien vu trois générations, paraissait feuilleter un gros livre à enluminures ; mais, en réalité, c'était aux étrangers que son attention était vouée, et jamais Argus ne remplît plus ponctuellement sa tâche.

L'opération étant accomplie, et maître Krukker ayant fait jouer tous les ressorts de la machine à serrer les ducats, il ne restait plus aux ouvriers qu'à se retirer. De gratification, pas l'ombre. Aussi, Claude Kluys, Pierre Ricaert et Guillaume Bawr se tournèrent-ils vers la porte sans rien demander. Quant à Matsys, il était demeuré immobile.

« Eh bien ! dit le joaillier, que veut-il donc celui-ci, et pourquoi ne suit-il pas ses camarades ? »

— Excusez-moi, monsieur, dit Quentin, j'ai une communication à vous faire.

— En vérité ? reprit Jacob Krukker. Je ne suppose point, mon jeune ami, que vous soyez de ces gentils-hommes qui ont besoin de se munir de bijoux pour en accompagner leurs hommages, ou bien d'anticiper sur leurs revenus épuisés d'avance en fouillant à ma modeste escarcelle.

— Vous me jugez bien, monsieur, répondit fièrement Matsys, je n'ai ni besoin ni envie d'emprunter ; et quant à acheter des parures de prix, il faut laisser cela aux opulents bourgeois, aux bourgmestres, aux sénateurs et autres gens de haut parage.

— En ce cas, mon ami, obligez-moi de vouloir bien descendre. Vous me faites perdre du temps sans but.

— Pardon, monsieur ; il faut que je vous parle ici, à l'instant même, et que nous soyons seuls. »

L'avare échangea avec sa femme un regard empreint de trouble et de méfiance.

« Qu'est-ce que ceci ? dit dame Nicole ; ne pouvez-vous obéir, mon garçon, du moment où le maître de céans vous invite à sortir ? »

— Madame, répondit Quentin avec un ton plein de dignité, souvenez-vous de Jeanne-Marie !...

— Jeanne-Marie !... » répéta Nicole avec une espèce de tremblement nerveux.

Et de nouveau son regard rencontra celui de son mari, comme si leurs deux consciences avaient quelque chose à démêler ensemble.

Et Nicole, ayant interrogé d'un coup d'œil rapide et

scrutateur le visage pâle de Quentin, frémit et murmura à l'oreille de son mari quelques mots en langue allemande.

« Oui, oui, balbutia ce dernier. Il y a de la ressemblance. — Allons, jeune homme, asseyez-vous sur ce tabouret. Vous autres, vous pouvez partir. »

Il revint après avoir reconduit les artisans et verrouilla sur eux la porte. Pendant ce temps, Nicole et Quentin, livrés chacun à leurs pensées, avaient gardé le silence.

Ce fut maître Krukker qui rompit la glace.

« Voyons, dit-il, allons au fait. Qu'y a-t-il de commun entre vous et... la personne que vous avez nommée ? »

Le front du jeune homme se couvrit d'une rougeur d'indignation.

« Ce qu'il y a de commun, monsieur !... il y a ce qui sur la terre est le plus sacré, car c'est l'émanation de Dieu, c'est le souffle de l'amour ineffable d'en haut, c'est la source du respect, de la confiance et du bonheur : il y a le nom de mère et le titre de fils. Jeanne-Marie, veuve d'un batelier de l'Escaut, est morte il y a dix ans dans la pauvreté et la douleur. Elle s'affligeait surtout de laisser après elle un orphelin ; elle me légua pour unique bien cette croix portée par elle, et qui n'a plus quitté ma poitrine. Elle m'avait, à son lit de mort, fait une révélation ; mais je l'ai gardée pour moi, et sans songer qu'il y avait peut-être une fortune sous ce secret enfoui au plus profond de mon cœur, je n'ai cherché qu'à vivre par mon travail.

— Vous vous êtes fait forgeron !... dit dédaigneusement dame Nicole.

— Ah ! c'est vrai, ma tante... répondit Quentin, en appuyant sur cette appellation, c'est vrai ; mais on n'a ni le temps ni le droit de choisir quand on a faim. J'avais erré de Berghes à Malines et à Louvain ; j'arrivai à Anvers, où j'entrai d'abord à la Bourse. Là, confondu dans la foule qui encombra la grande cour et se pressait jusque sous les galeries couvertes, j'étudiais les physionomies avec cette crainte sagace que donne la misère. J'en remarquai une dont la cordialité m'attira. Je suivis maître Liedekerke jusqu'à sa boutique, où je pénétrai sans hésiter. Le forgeron sourit avec bienveillance, et me dit : « Est-ce que tu voudrais, par hasard, manier le marteau ? — Pourquoi pas ? répondis-je. Je n'ai plus de famille, et il faut que je gagne le pain de la vie. » Le marché fut conclu, et voilà comment votre neveu est devenu un simple artisan. Mais il songeait à sa mère, et il étudiait la nuit. J'ose donc croire que vous n'auriez pas à rougir de lui.

— Je suis charmé, dit Krukker après un moment de silence, d'apprendre que vous vous êtes si bien tiré du chemin de traverse. Courage, mon ami, la bénédiction du ciel ne vous manquera pas. Mais si, en nous rappelant tout à coup les liens de parenté qui nous unissent, vous avez espéré trouver ici quelque bonne aubaine, il faut vous détromper. Nous sommes livrés au négoce, les temps sont durs, et jamais on n'a trop d'argent pour les nécessités du commerce.

— Arrêtez ! s'écria le jeune homme ; vous me forceriez de vous rappeler que la dot de ma mère fut laissée dans vos mains et que jamais elle n'en est sortie ! »

Le joaillier se dressa sur son fauteuil, et d'un geste



brusque renversa sa balance à or. Tout son corps tremblait.

« Voyez, dit vivement Nicole, quelle agitation vous causez à mon pauvre mari ! Ne rougisiez-vous pas de tenir ici des discours calomnieux ? »

— Madame, répondit Matsys, c'est au fond de votre cœur que vous jugerez ma conduite, et votre cœur vous dira si j'ai été un calomniateur. Mais, rassurez-vous ; je ne réclame rien, je n'ai besoin de rien. »

Ici Krukker respira.

« Pardon, reprit son neveu, j'ai quelque chose à vous demander. »

Le front de Krukker se rembrunit visiblement.

« Voyons, dit Nicole, cherchant un compromis, si ce n'est pas trop... »

— J'aime une jeune fille bonne, belle et malheureusement riche.

— Malheureusement ?... répétèrent les deux époux, d'un air dubitatif.

— Oui, car c'est un obstacle de plus à ce que mes vœux soient exaucés. C'est la fille du peintre Van Hoëf, chez qui j'ai étudié le dessin pendant quelques mois.

— Van Hoëf ! s'écria maître Krukker ; une de mes pratiques.

— Je le sais, mon oncle ; aussi vous sera-t-il aisé de me seconder.

— En quoi, je vous prie ?

— En apprenant à M. Van Hoëf que je suis votre parent et en vous portant garant de ma conduite.

— Mais s'il s'imaginait que nous pouvons contribuer à ce mariage par des sacrifices d'argent...

— Je ne lui en laisserais point la pensée.

— Eh bien ! mon garçon, présentez votre requête et nous l'appuierons de toutes nos forces.

— Ah ! mon oncle, que vous êtes bon ! »

Et Matsys embrassa avec feu ce vieillard à la peau parcheminée, et froide comme le marbre.

« Je ne vous retiens pas, dit Krukker ; vous avez hâte, je gage, de frapper à la porte de M. Van Hoëf.

— Certes, oui, » répondit Matsys, qui prit congé du digne couple et se retira précipitamment, l'âme remplie de ces illusions qui à vingt ans peuplent la vie.

A peine Krukker fut-il remonté auprès de sa femme, qu'il dit vivement :

« Donne-moi mon chapeau, mon manteau et ma canne.

— Où allez-vous ? demanda Nicole inquiète.

— Chez M. Van Hoëf. Peste ! Il n'est que temps. Notre gaillard pourrait s'autoriser de nous pour conter son affaire et se représenter comme notre héritier. C'est déjà trop que d'avoir à avouer un neveu forgeron... Forgeron ! quelle flétrissure !... s'il revient, ne manque pas de lui dire toujours, à travers le guichet, que je suis sorti et ne rentrerai point de la journée. »

## II

Au moment où Quentin, après avoir revêtu son plus beau justaucorps et s'être attifé de son mieux, se dirigeait vers la demeure de M. Van Hoëf, celui-ci, tenant sa pipe à la main, reconduisait maître Jacob Krukker qui venait de lui faire visite. Tout en descendant l'escalier, l'orfèvre résumait avec autant de chaleur que de précision les arguments qu'il avait déjà longuement développés.

« Ainsi, disait-il, c'est bien entendu, vous m'avez compris, n'est-ce pas ? je me suis suffisamment expliqué ?... »

— Oui, oui, » répondit le peintre en souriant et le poussant un peu vers la porte.

L'avare fit volte-face et s'arrêta.

« Dieu me garde, reprit-il, de prétendre exercer sur vous une influence que rien ne justifierait. A coup sûr, monsieur Van Hoëf, vous êtes maître de vos actions, et personne n'a à vous dicter votre conduite.

— En ce cas ne vous en préoccupez pas tant, mon cher ami.

— Seulement, qu'il soit parfaitement établi que si ce jeune homme — honnête du reste et un peu mon allié — s'autorise de ma parenté avec lui pour vous demander votre fille en mariage, ce ne sera point moi qui l'aurai encouragé à cette démarche présomptueuse ; qu'au contraire, je l'en ai fortement dissuadé, et qu'il n'a pas un florin à attendre de moi pour appuyer ses prétentions.

— Je ne crois pas, en effet, que vous soyez homme à lui prodiguer les largesses.

— Eh ! le pourrais-je, juste ciel ! avec toutes les charges qui pèsent sur moi !... Tenez, que vous disais-je ? j'aperçois mon gaillard à l'angle de la rue ; sûrement il vient ici. Est-ce que vous allez le recevoir ?

— Pourquoi pas ?

— Moi je tourne de l'autre côté : j'aime mieux éviter les explications ; car elles prennent du temps d'abord, puis elles aigrissent l'esprit.

Maître Jacob Krukker releva soigneusement le pan de son manteau pour s'en couvrir le visage, comme si un avare pouvait jamais réussir à se cacher, trahi qu'il est inévitablement par ce maintien craintif, ce pas inégal, ce regard inquiet, traduction visible d'une pensée sordide.

Quentin n'eut donc pas de peine à le reconnaître.

« Il m'avait précédé, pensa-t-il. Sera-ce un avantage pour moi ? N'importe, je ne reculerai pas. »

Le jeune homme frappa à la porte qui, trois minutes auparavant, s'était refermée sur maître Krukker. Au bout de quelques instants, la servante vint ouvrir.

Maître Van Hoëf avait déjà repris sa place de repos entre son large poêle et sa table de chêne, où un pot de bière, un vase en faïence émaillée, rempli de tabac, des feuilles de papier, des crayons et une Bible lui tenaient compagnie. Sa fille Gertrude, installée près de lui sur une chaise basse au dossier de bois noir sculpté en spirale, brodait au canevass un bel ouvrage de tapisserie, destiné à être offert à la cathédrale. De temps à autre, entre deux bouffées de fumée, l'artiste adressait à sa fille quelques paroles auxquelles elle répondait avec une grâce et une cordialité charmantes.

Avez-vous étudié parfois dans les chefs-d'œuvre des Miéris, des Terburg, des Metz, des Gérard Dow, ces natures fraîches et calmes de Flamandes, avec leurs cheveux blonds relevés et ornés de perles, leurs bras arrondis, leur corsage de velours cramoisi, garni d'un tour de dentelle, leur jupe de soie et leurs mules à talons ? — Telle était Gertrude, véritable diamant de la maison du vieux peintre.

La servante écarta discrètement la tapisserie qui masquait la porte et annonça qu'un visiteur demandait à être introduit auprès de M. Van Hoëf.



Celui-ci, certain d'avance de son fait, crut devoir prendre l'air brusque et répondre assez haut pour être entendu de l'antichambre.

« Qu'est-ce, Simonne? Vous savez que je n'aime pas à être dérangé à cette heure-ci. Quel est ce visiteur? »

— Une ancienne connaissance, M. Quentin Matsys. — Ah! ah!... un garçon qui ne dessinait pas trop mal... pour un forgeron. Faites-le entrer. »

Quentin parut, le visage coloré par l'émotion. A peine osa-t-il avancer, et ses salutations multipliées décelaient son embarras.

A l'aspect du jeune homme, Gertrude rougit et, confuse, baissa la tête. Tout intimidé qu'il était, Quentin s'aperçut de ce mouvement et il en conçut bon augure.

« Bonsoir, Quentin, dit Van Hoëf. A quel motif dois-je attribuer votre visite? »

Et comme celui-ci hésitait à répondre, le peintre ajouta :

« Seriez-vous devenu muet, par aventure? »

C'en était fait, il fallait parler. Quentin sentait cependant que la présence de Gertrude était un obstacle à la franchise de sa déclaration.

« Monsieur, dit-il, l'objet qui m'amène est délicat, et je ne dois le communiquer qu'à vous seul.

— Ah! ah! ma fille est de trop... Gertrude, ma chère enfant, passe dans ta chambre. »

Gertrude s'inclina avec soumission, salua l'étranger et sortit.

« Nous voici seuls, dit le peintre. Expliquez-vous sans retard. J'aime la franchise. »

Quentin balbutia quelques mots.

« Tenez, dit Van Hoëf, je vais vous épargner le reste. Votre visite m'était annoncée par un de vos parents, — assez peu favorablement, il est vrai; — mais je n'écoute pas les propos, et en toute chose, je juge volontiers par moi-même.

— Ah! monsieur, je ne sollicite que votre indulgence, moi qui ai eu la témérité....

— D'avoir des yeux pour ma Gertrude, je le sais encore.

— Moi qui ose venir demander sa main!....

— Très-bien; la demande était prévue.

— Croyez, monsieur, que ce n'est point par orgueil.... Je me suis combattu longtemps.

— Oui, sans trop avoir le désir de vous vaincre vous-même.

— Eh bien, monsieur, excusez-vous un modeste artisan qui espérait avoir auprès de vous l'appui de son oncle maître Krukker?.... »

Van Hoëf aspira fortement la fumée de sa pipe, se leva et dit en prenant une pose majestueuse :

« Un autre que moi, vu la différence de rang et de fortune, eût pu s'offenser de la proposition que vous venez de me faire et la considérer comme une mauvaise plaisanterie. Mais non, vous avez parlé sérieusement; vous êtes un honnête garçon, et votre démarche est inspirée par un bon sentiment.

— O ciel! s'écria Quentin, joignant les mains avec ardeur, vous me permettriez d'espérer....

— Halte-là! ne traduisez point ainsi mon langage. J'ai commencé par vous exprimer mon estime, afin de vous consoler; quant à vous accorder la main de ma Gertrude, c'est autre chose! D'abord, vous êtes un forgeron — habile, il se peut, — mais au demeurant

vous n'êtes qu'un forgeron.... Ensuite, vous êtes dénué de fortune, et jusqu'ici votre fer ne s'est pas changé en or. Enfin — et voilà la considération capitale — jamais je ne marierai ma Gertrude qu'à un peintre. J'en ai fait le serment, un serment irrévocable. Désolé d'avoir à vous refuser. Bien le bonjour, mon cher ami. Simonne, reconduisez monsieur. »

Opposer la moindre objection à un refus si péremptoire, c'eût été folie. Quentin le sentit, et sans prononcer un mot, — ce qui d'ailleurs lui eût été impossible, — il s'éloigna de cette maison où il était venu chercher le bonheur, et d'où il emportait le désespoir.

Ses trois compagnons, impatients de connaître son sort, attendaient dans la rue.

« Eh bien?..... » dirent-ils en le voyant.

Incapable de leur répondre autrement que par des sanglots, Quentin s'élança vers eux. Son morne silence leur révélait son échec.

### III

L'atteinte portée aux espérances de Quentin Matsys avait été trop brusque et trop profonde pour ne pas réagir dangereusement sur sa santé.

Cloué dans son lit par la fièvre, le jeune homme semblait étranger, indifférent au mal qui le consumait. Une idée qu'il gardait au-dedans de lui-même, une idée fixe occupait seule son âme qui tirait de la faiblesse du corps une activité surnaturelle.

Ses compagnons se relayaient auprès de lui avec tout le dévouement de l'amitié fraternelle; à peine cependant paraissait-il les remarquer. Jamais une parole ne s'échappait de ses lèvres.

Lorsque Quentin fut convalescent, il dit à ses amis :

« J'ai besoin de me distraire dans cette chambre d'où il m'est défendu de sortir encore.... Ne pourriez-vous pas me procurer du papier et des crayons? »

— C'est facile.

— Et des couleurs?

— Vraiment!.... s'écria Claude Kluys en haussant légèrement les épaules. Eh bien! soit, des couleurs. La commission sera bientôt faite. »

Deux mois après avait lieu à Anvers la grande procession du premier dimanche qui suit la fête de l'Assomption. Les six confréries de la Circoncision, de Sainte-Croix, de la Chapelle Notre-Dame, du Saint-Sacrement, de Saint-Antoine et de Saint-Roch; les six confréries des Armes, les trois confréries de la Rhétorique, les vingt-sept métiers de la ville, tous avec leurs bannières et enseignes, formaient un brillant cortège où l'on voyait marcher les magistrats accompagnés de leurs officiers. C'était à la fois une solennité émouvante pour le cœur et un spectacle éblouissant pour les yeux, tant était immense la foule accourue de Malines, de Bruxelles, de Louvain, de Gand et même des îles de la Zélande. Plus d'un en cette circonstance remarqua une bannière qui offrait un rare éclat de coloris. A ceux qui l'admiraient, Claude Kluys, le porteur de la bannière, disait avec complaisance :

« C'est l'œuvre de notre compagnon Quentin Matsys un simple forgeron comme nous!.... »



Et maître Liederke ajoutait d'un ton d'importance mêlée de bonhomie :

« Oui, Quentin Matsys que j'ai recueilli presque enfant, et à qui j'ai enseigné mon métier ! Vous voyez qu'il a bien profité ! »

Mais le forgeron ne devait plus reprendre son lourd marteau ; et quand Liederke l'engagea à revenir à l'atelier, Quentin lui répondit d'un accent de fermeté respectueuse :

« Il m'en coûte de vous affliger, vous que j'ai toujours considéré comme un père et qui avez bien voulu me traiter comme un fils. Dieu m'est témoin que sans une circonstance impérieuse je ne vous eusse jamais quitté : mais une vocation irrésistible s'est révélée en moi ; je me sens entraîné vers la peinture par une de ces passions qui nous dominent, que nous subissons avec charme et que nous ne pourrions combattre sans être terrassés dans la lutte. Que vous dirai-je ? Tout en moi se tourne maintenant vers cet art sublime et où par malheur je ne suis qu'un pauvre ignorant. L'artisan d'hier aspire à devenir lui aussi un peintre ; et s'il est vrai qu'on ait fait attention à cette bannière, mon premier essai.... »

— Ah ! pauvre malheureux garçon ! Oui, sans doute on a fait attention à ta bannière, avec ça que tu n'y avais point ménagé la couleur. Mais de là à devenir un peintre de talent, un vrai peintre, il y a une fameuse trotte ; et j'ai peur que tu ne sois trop ambitieux.

— Ambitieux ?.... répéta Quentin en secouant la tête. Non, je ne le suis pas. Du moins mon ambition n'est pas de celles qui agitent le cœur des hommes....

— Allons, le voilà qui fait des phrases ! Ce que c'est que d'avoir tant lu !.... Tiens, Matsys, tu as raison de renoncer à la forge. Pour se plaire dans notre métier il faut être de la trempe des Ricaert, des Kluyt et des Bawr. Et cependant.... »

Ici Liederke devint pensif et même triste.

« Qu'avez-vous, bonté du ciel ! demanda Quentin.

— Ecoute, garçon, répondit le brave homme ; il ne faut pas te gêner avec moi.... La peinture, ça ne rapporte de l'argent qu'aux plus fameux ; et encore on en a vu qui avaient faim quelquefois !.... Dis donc, si tu avais faim, j'espère que tu ne t'adresserais pas à d'autres qu'à moi. »

Quentin sentit ses yeux se remplir des douces larmes de l'affection et de la gratitude, et il pressa les mains de Liederke en s'écriant :

« Oh ! ce n'est pas la crainte de la pauvreté qui m'inquiète. Je ne suis préoccupé que d'une chose : c'est de regagner le temps perdu. A l'âge où d'autres sont déjà maîtres, moi j'ai tout à faire.

— Alors comment espères-tu réussir ?

— Je l'ignore.... mais je réussirai. »

A la suite de cette conversation, Quentin se retira à l'autre extrémité de la ville, loin de tout bruit, de toute société. Pas une minute qu'il ne consacra au travail le plus assidu. La nature, l'observation, l'étude des procédés de quelques grands maîtres, tels étaient les moyens qu'il combinait pour arriver à dominer les difficultés de l'art. Bientôt ce ne fut pas assez, à ses yeux, d'avoir triomphé de ces difficultés, d'unir à un dessin correct un coloris toujours frais et solide ; il voulut, tant pour la composition que pour l'expression, n'avoir pas de supérieur. S'il était obligé de s'avouer combien ses prétentions étaient téméraires, il

se disait : « Est-ce que ce n'est pas une entreprise bien autrement hardie que d'aspirer à obtenir par le talent la femme qui a été refusée à ma prière ? » — Et alors il continuait de peindre.

Un an s'écoula.

Au bout de ce temps, Quentin Matsys hasarda de se produire hardiment aux yeux de toute la ville. Déjà il avait fait courir quelques petites toiles non signées, au sujet desquelles s'était émue la curiosité des amateurs. Il osa davantage : il s'entendit avec le chapitre de la cathédrale et fit répandre la nouvelle qu'à un jour donné, un tableau du *Christ au tombeau*, œuvre d'un artiste encore inconnu, serait placé et exposé aux regards du public dans une des dépendances de ce vaste temple.

Ce jour-là, ce que la ville d'Anvers, la cité impériale, si florissante alors par le commerce du monde entier, comptait d'hommes riches, de protecteurs de l'art, de peintres distingués, vint, comme à un signal, se presser dans l'enceinte sacrée.

« Admirable ! admirable ! » tel fut le cri qui s'échappa de toutes les bouches.

Maître Van Hoëf n'avait pas été des derniers à courir à cette exposition, et personne ne témoignait plus d'enthousiasme que lui.

« C'est une bonne page, messieurs, disait-il avec l'autorité de sa réputation et de son âge. J'ignore lequel d'entre nous pourrait en faire autant. Certainement c'est une main jeune et ferme qui a tracé ces lignes. En vérité, je resterais deux heures devant ce tableau sans me lasser.

— Voici le moment ! pensa Quentin ivre de joie. Je tiens ma victoire ; il faut la rendre décisive. »

Sans s'arrêter à jouir de son triomphe anonyme, il se précipita hors de l'église afin de mettre à profit l'absence de maître Van Hoëf.

Sous le portail même il rencontra Krukker qui cherchait à percer la foule pour satisfaire sa curiosité et se donner un plaisir gratuit.

Le joaillier saisit vivement Quentin par le collet de son manteau, tandis que le jeune homme s'efforçait de se dégager.

« Ah ! je vous tiens ! s'écria Krukker. Ce n'est pas malheureux !.... Il m'est arrivé aux oreilles d'étranges rumeurs. Vous avez déserté votre officine de forgeron pour vous jeter dans les beaux-arts !.... La belle idée, vraiment ! comme s'il ne valait pas mieux être un bon artisan qu'un artiste médiocre !.... Je vous demande si cela a le sens commun. Voilà bien nos jeunes gens d'aujourd'hui.

— De grâce, monsieur, dit Quentin tout essoufflé ; de grâce permettez-moi de continuer mon chemin. Je suis très-pressé.

— Et vous imaginez-vous par hasard que je ne le suis pas, moi qui n'ai pas encore joui de la vue du chef-d'œuvre nouveau et qui entends tout le monde accorder à cette toile un concert d'éloges !.... Mais avant que je vous laisse prendre votre vol, monsieur l'étourneau, veuillez m'écouter. On m'a appris que vous aviez la manie de barbouiller. Je ne vous en fais pas mon compliment : le nombre des mauvais peintres était assez grand déjà. Vous avez repoussé du pied votre gagne-pain. J'ignore où vous trouvez aujourd'hui vos moyens d'existence : mais soyez certain que ce n'est pas moi qui seconderai vos goûts de faiblesse. »



En achevant cette mercuriale, maître Krukker lâcha le collet du manteau. Quant au jeune homme, il ne s'amusa pas à faire une réponse inutile, à se donner une justification qui eût compromis son secret; il se contenta de saluer très-poliment l'avare et reprit sa course. En quelques bonds il fut arrivé chez Van Hoëf.

A sa vue, Simonne recula de surprise.

« Voulez-vous, dit le jeune homme, me permettre d'attendre votre maître dans son atelier? »

— Mais.... je ne sais....

— Je vous en supplie. J'ai besoin de causer avec lui. »

La servante s'inclina et dit :

« Venez, monsieur. »

Gertrude avait entendu et reconnu la voix de Quentin.

« Vous! s'écria-t-elle, au moment où il arrivait au palier. »

— Mademoiselle, dit-il d'un ton de vivacité mêlée de respect, ne vous étonnez point de ma visite. Il y a un an passé, votre père m'annonça qu'il ne prendrait pour gendre qu'un peintre. Je me retirai en emportant la détermination de me transformer, de faire un artiste de l'humble artisan. J'ai rejeté ce marteau trop lourd désormais pour ma main; j'ai demandé au travail opiniâtre de réparer la lacune des années; en un mot j'ai accepté courageusement une lutte où beaucoup d'autres peut-être se fussent arrêtés. Je crois avoir réussi puisque, aujourd'hui, à cette heure même, toute la ville d'Anvers applaudit à mon tableau du *Christ au tombeau*!...

« Quoi! murmura Gertrude avec autant de joie que de stupéfaction, cette œuvre... »

— Est de moi. Permettez que j'achève, mademoiselle: grâce à vous, je suis devenu artiste; j'ose croire que j'ai acquis quelque talent... Me refuseriez-vous le plus grand bonheur auquel j'aspire en ce monde? »

La jeune fille se taisait. Matsys insista.

« Je n'ai pas, dit-elle alors, d'autre volonté que celle de mon père. »

— Ah! je n'aurai donc que lui à fléchir! s'écria le jeune peintre. Eh bien! le ciel m'inspire!... »

Et s'emparant de la palette et des pinceaux de Van Hoëf, il exécuta avec une merveilleuse précision une grosse mouche sur le bras d'une Madone que le maître avait presque achevée.

A peine avait-il fini, qu'on entendit plusieurs personnes gravir l'escalier.

Quentin se jeta derrière un grand rideau de toile verte qui abritait des esquisses et des plâtres.

C'était bien Van Hoëf. Il amenait deux personnages auxquels il paraissait témoigner beaucoup de considération. A la suite de la compagnie venait maître Krukker qui écoutait curieusement le discours de ces étrangers.

« C'est un grand honneur pour moi, dit M. Van Hoëf, que de recevoir dans mon humble logis la visite de l'illustre Érasme et du célèbre Albert Durer. Je serais ravi d'avoir votre jugement sur ma Vierge. »

Albert Durer répondit d'un ton de bonhomie par faite :

« L'échantillon que nous venons de voir à la cathédrale me donne la plus haute idée des peintres d'Anvers. »

— Il est vrai, dit Van Hoëf, que c'est un morceau distingué, et je serais curieux de connaître le confrère qui l'a exécuté... Mais voici ma toile.

— Sublime! s'écria Krukker qui ne négligeait aucune occasion de flatter un riche client.

Apercevant la mouche posée sans façon sur le bras de sa Madone, Van Hoëf voulut la chasser. L'insecte ne bougea pas. Van Hoëf souffla de nouveau pour écarter l'animal importun; mais n'y ayant point réussi, il se pencha et reconnut que la mouche était peinte. Il se retourna vivement vers Gertrude...

« Qu'est-ce que cela? » dit-il vivement.

La jeune fille répondit avec calme :

« Mon père, trouvez-vous que celui qui a peint cette mouche soit habile? »

— Comment donc!... mais certainement, puisque j'y ai été trompé.

— Eh bien, mon père, c'est l'artiste qui a fait le tableau que vous admirez tout à l'heure à Notre-Dame.

— Est-il possible?

— Et cet artiste se nomme Quentin Matsys. »

Au cri poussé par Van Hoëf, le jeune homme sortit de sa cachette. Il se jeta aux pieds du vieillard.

« Maître, dit-il d'une voix suppliante, veuillez vous rappeler vos paroles et reconnaître que je me suis efforcé de devenir le peintre rêvé par vous pour votre gendre. J'ai rempli la tâche et j'implore la récompense. »

— J'ai bien envie de résister... » dit Van Hoëf.

Mais Érasme et Albert Durer, charmés de l'incident, plaidèrent la cause de l'ex-forgeron, et le consentement fut accordé.

« Ami, ajouta Albert Durer, crois en ma prédiction, tu as le bonheur, tu auras la gloire. »

— J'accepte votre prophétie, dit modestement Quentin; mais dès à présent je possède un bien qui vaut mieux que la gloire : c'est le bonheur, et il me suffit. »

Cependant maître Krukker, qui d'abord avait gardé un silence prudent, lâcha la bride à son enthousiasme lorsqu'il vit que le jeune homme avait atteint le but et qu'il n'aurait jamais besoin de ses florins.

« Quentin! s'écria-t-il, mon cher Quentin, embrasse-moi. Messieurs, j'ai la satisfaction d'être l'oncle de cet artiste qui illustrera sa famille. Ah! que le ciel soit loué!... Je puis me reposer en paix, j'ai marié mon neveu! Cependant, mon ami, tu aurais tort de compter sur un riche cadeau de nocces... Les temps sont durs et nous imposent une stricte économie. »

— Soyez tranquille, mon oncle, répondit Quentin en souriant; c'est moi qui veux vous faire un cadeau.

— Ah! bah!...

— Oui, votre portrait et celui de ma tante. Je vous ai réunis sur la même toile... (1)

— Et tu nous donnerais cette précieuse peinture!...

— Avec le cadre.

— Généreux garçon!... décidément tu seras un grand homme! »

ALFRED DES ESSARTS.

(1) La gravure de ce tableau, intitulé : *Le Banquier et sa femme*, et que possède le Musée du Louvre, accompagne ce numéro.



## BIBLIOGRAPHIE.

### CHRISTOPHE COLOMB,

HISTOIRE DE SA VIE ET DE SES VOYAGES

Par M. ROSELLY DE LORGUES (1).

La postérité n'a pas été plus juste pour Christophe Colomb que ses contemporains ne le furent. Méprisé, repoussé pendant une partie de sa vie, mal secondé dans ses glorieuses entreprises, méconnu, calomnié après le succès, chargé de fers par l'ingrat souverain auquel il avait donné un monde, oublié de tous au moment de sa mort, il n'a pas trouvé les siècles futurs plus équitables que l'époque où il a vécu. Les préjugés de nations, les jalousies de coterie ont souillé sa mémoire, dénaturé sa personne et ses travaux, au point de les rendre méconnaissables. On ne s'est pas ému des erreurs, des calomnies, des dédains prodigués à une des plus grandes figures des temps modernes, à celui que la Providence prédestina à une mission sublime, qu'elle éclaira de sa lumière et qu'elle soutint de sa force pour qu'il pût révéler à l'univers une moitié de lui-même. M. Roselly de Lorgues a pris en main cette cause jusqu'ici mal plaidée, et il a su, avec un élan soutenu par la science la plus approfondie, restituer à Dieu d'abord ce qui lui est dû dans ces prodigieuses découvertes qui révélaient l'œuvre complète des six jours, et rendre à Colomb sa véritable physionomie : celle de missionnaire de la vérité, de révélateur de Dieu aux contrées lointaines, d'apôtre enfin qui a travaillé, non pour la gloire qui périt, mais pour celle dont les palmes sont à l'abri du temps, des hommes et de leurs calomnies.

Pour accomplir dignement cette œuvre à laquelle il a voué sa vie, M. Roselly de Lorgues n'a négligé aucun moyen : il a fouillé les bibliothèques d'Espagne et d'Italie, il a consulté les correspondances qui gisent aux archives de Simancas, il a puisé aux sources directes, et il n'a pas même dédaigné les traditions populaires et locales. C'est à l'aide de ces documents, péniblement recueillis, qu'il est venu à bout de reconstituer la vie, les travaux et le caractère si longtemps méconnus du grand amiral. Nous allons essayer d'analyser pour vous, mesdemoiselles, les faits principaux contenus dans ces deux volumes, dont la lecture est si intéressante et si instructive.

Nous ne vous raconterons pas les premières années de Christophe Colomb, sa vie obscure de travailleur et de marin, ennoblée par la piété, le respect filial, et l'étude la plus attentive des phénomènes de la nature. Esprit exact et contemplatif tout à la fois, il nourrissait en lui dans sa jeunesse, comme il l'écrivait plus tard, le désir de pénétrer les secrets de ce monde, et

pendant ses voyages, qu'il étendit jusqu'à l'Islande, durant ses veilles studieuses, alors que, pour assurer le pain de sa famille, il traçait des cartes et copiait des manuscrits, il concevait silencieusement le projet d'explorer la totalité de l'univers. Il mûrissait dans les abîmes de sa pensée une idée surhumaine, un projet plus hardi que l'héroïsme des temps fabuleux. Il voulait se lancer sur l'Océan, parcourir les espaces que personne n'avait parcourus, et que les marins qualifiaient de *mer ténébreuse*, car au delà de ces flots mystérieux il présentait une terre inconnue à laquelle il voulait faire connaître l'Evangile.

« En 1476, Christophe Colomb, ayant atteint sa quarantième année, résolut de tenter la réalisation de son plan. Pour cela, ses yeux se tournèrent naturellement vers sa patrie ; il ambitionnait de l'associer à l'honneur d'une telle découverte. Il passa donc à Gênes, et proposa son plan au sénat. Il s'obligeait, si on voulait lui fournir quelques navires équipés, à partir par le détroit de Gibraltar, et à pousser vers le couchant dans la mer de l'Océan, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la terre où naissent les épices (1), et fait ainsi le tour du monde. Mais les raisons cosmographiques sur lesquelles il s'appuyait ne pouvaient être bien appréciées des membres de cette compagnie. Les Gênois, habiles autant qu'intrépides dans le bassin de la Méditerranée, ne s'aventurèrent guères sur l'Océan. Ils tinrent l'offre de leur compatriote pour une orgueilleuse rêverie, et ils prétextèrent la pénurie du trésor épuisé par des armements considérables. Rejeté par le sénat de Gênes, il offrit ses projets à Venise : la reine de l'Adriatique ne voulut pas devenir la reine de l'Océan ; alors il tourna ses vues vers le Portugal, déjà célèbre par ses découvertes maritimes qu'avait si puissamment encouragées l'infant don Henri. Les marins, les cosmographes, les voyageurs étaient les bienvenus à la cour de Lisbonne, et Colomb n'eut pas de peine à obtenir une audience du roi Joam II. A raison même de son élévation d'esprit, de sa connaissance des hommes et de sa propension aux sciences naturelles, le roi se sentit disposé en faveur du Génois. Entraîné par l'ascendant de cette noble simplicité et de cette loyale confiance, Joam II se disposa aux frais d'une expédition. Toutefois, avant de s'engager, il souhaitait connaître positivement quelle rémunération demanderait Colomb, en cas de réussite.

» Le Portugal encourageait les découvertes par de grandes libéralités. D'ordinaire on attribuait le gouvernement de l'île ou de la région découverte à celui qui en avait pris possession au nom de la couronne. Parfois on rehaussait encore ces fonctions par quelque titre honorifique. L'espoir de si hautes récompenses enflammait d'ardeur toutes les imaginations. Mais ce n'était pas d'une pareille rétribution que se contentait cet homme, qui s'usait à faire des cartes et

(1) Chez Didier, quai des Augustins, 35, Paris. Prix 15 fr. 2 volumes avec portrait, gravures et cartes.

(1) Textuel.



à copier des manuscrits pour nourrir sa famille. A ses yeux, cette récompense n'était que mesquine; elle lui semblait déprécier la grandeur de son entreprise. Il posa donc ses conditions à lui. Elles furent tellement royales, que le souverain en prit un peu d'humeur, et qu'avant d'y souscrire, il voulut livrer à la discussion les probabilités de réussite. Le roi chargea de cet examen une commission composée de trois membres. Cette commission conclut au rejet de la proposition du Génois. Elle regarda le projet comme la rêverie d'un songe creux. Cependant l'élévation d'esprit qui distinguait le roi Joam II plaiderait à son insu la cause de Christophe Colomb. Instinctivement, il avait foi en cet étranger, si pauvre et si ferme dans ses exigences. Nonobstant l'avis de la commission, il continua de prendre au sérieux le plan de Colomb, et en saisit un haut conseil qu'il composa des premières notabilités du Portugal. »

Les débats de cette assemblée furent orageux; un chevalier du Christ, don Pedro de Meneses, soutint vigoureusement la cause de Colomb, et dans un éloquent discours il démontra la gloire immortelle que s'acquerrait le Portugal par les nouvelles conquêtes que faisait présager le Génois. Mais son opinion sur la possibilité de l'entreprise ne fut point partagée; on tint Colomb en suspens, et après une longue et vaine attente il quitta Lisbonne. Ces conditions, qui arrêtaient l'élan de Joam II, nous les verrons plus loin, et nous les exposerons à vos yeux. S'il fallait à Christophe Colomb de grands honneurs, il ne lui fallait pas moins de grandes richesses; car il avait une grande pensée à satisfaire, et cette satisfaction était la seule récompense qu'il jugeât digne de son entreprise. La révéler, sera justifier son incomparable ambition auprès de toute âme chrétienne.

Les deux républiques et le Portugal ayant refusé de s'associer à ses plans, Christophe Colomb jeta les yeux sur les monarchies chrétiennes de l'Europe, pour choisir la couronne qu'il associerait à l'honneur d'exécuter son plan.

« Par son zèle à défendre la foi, son intrépidité à repousser les Maures, par son caractère chevaleresque, ses ressources maritimes, l'Espagne lui parut mériter la préférence. Il s'embarqua pour ce royaume, sans s'y être préparé aucune relation, aucun appui, sans s'être muni d'aucune lettre de crédit ou de recommandation, se confiant à la seule protection de la Providence.

» En ce temps-là, le nom d'une femme était fréquemment prononcé dans les relations des cours chrétiennes, et ne retentissait pas moins du littoral de l'Afrique jusqu'aux rivages de l'Orient, honoré des féroces malédictions de l'islamisme. Même de nos jours, si peu propices à l'enthousiasme, quand on essaie d'étudier cette époque, on s'étonne que la reine, sans contredit la plus remarquable de l'histoire, l'héroïne docte et guerrière qui traversa pauvre et simple les splendeurs de l'Alhambra, les magnificences des cours et des camps, regut l'admiration des deux chevaleries chrétienne et maure, sans péril pour sa modestie, parce qu'elle demeurait voilée de sa piété au milieu des honneurs, ne soit pas familière à la France, cette nation naturellement éprise de la grandeur et de la gloire.

» On ne saurait compulser les annales de la navigation et l'origine des colonies dans le Nouveau-

Monde, sans que le nom si doux d'Isabelle ne se présente à la pensée; car elle fut le moyen de la Découverte, ainsi que l'homme qui lui soumit son plan en était l'organe choisi par la Providence.

» Cette femme méritait de régner. Elle semblait créée pour le commandement. Sachant que tout pouvoir vient de Dieu, que la responsabilité du souverain se proportionne à sa puissance même, elle se tenait prête à présenter ses actes devant Dieu et devant la postérité. On ne peut disconvenir que la reine ne fût infiniment supérieure au roi (Ferdinand d'Aragon), par l'instruction, l'élévation des vues, le choix des hommes, celui des moyens et l'inflexible droiture. Ferdinand n'était que la main, l'épée de ce règne: c'est Isabelle qui en était l'âme et le conseil... »

Isabelle s'occupa de réorganiser la justice dans son royaume; elle protégea les lettres, elle soutint toutes les grandes entreprises; le siège de Grenade, l'expulsion des Maures n'auraient pas eu lieu sans elle, et cette reine, occupée d'administration, de politique, de jurisprudence, de littérature, avait réglé son temps avec une si habile économie, qu'après avoir présidé le conseil des ministres, donné des audiences, révisé les procès, conféré avec les ambassadeurs, travaillé avec les intendants et secrétaires, satisfait aux exercices de piété, surveillé l'éducation de ses enfants, elle trouvait encore le loisir de coudre le linge du roi Ferdinand. Loin de dédaigner les travaux d'aiguille en s'enfonçant dans l'antiquité profane et l'étude des livres saints, elle avouait avec une certaine complaisance que l'époux de son choix n'avait jamais mis de chemise qu'elle ne l'eût confectionnée de ses propres mains.

« Avec une pareille supériorité de caractère, une infaillibilité de conduite si admirée, Isabelle avait fait de sa cour une véritable école d'honneur, où la naissance, la poésie, la gloire se trouvaient rehaussées de l'involontaire respect qu'impose la vertu, de l'enthousiasme qu'inspire la modestie quand elle voile de grandes actions.... Isabelle fut la personnification vivante du génie chevaleresque de son époque et de sa nation. Nulle femme ne joignit sur le trône une foi plus sincère à une prudence plus consommée, et n'y fit briller une loyauté plus pure. Une sorte de bénédiction parut attachée à ses projets comme à ses actes: le succès justifia chacune de ses entreprises. Elle agrandit son petit royaume qu'elle avait recueilli dans le dernier abaissement, et l'éleva, seule, au rang de grande puissance. En suscitant autour d'elle, pour la servir, de hautes capacités, de sincères dévouements, Dieu permit que la sagesse de ses conseils surpassât encore celle de ses conseillers.

» Par Isabelle s'accomplit le principal fait de la politique européenne, l'expulsion du croissant. Et avec Isabelle s'opéra un des événements les plus prodigieux de l'humanité, celui qui, en doublant son domaine terrestre, doubla aussi l'horizon de ses investigations scientifiques. »

Telle était la protectrice de Colomb. Mais il eut encore un autre ami qui mérita d'être connu.

A une demi-lieue de Palos, en vue de l'Océan, s'élevait un couvent de franciscains dont le supérieur, Juan Perez de Marchena, unissait à la plus fervente piété un grand amour de l'étude et spécialement des sciences exactes.

« Souvent, pendant le sommeil de ses religieux,



dans les nuits sereines, le père Juan, élevant son âme vers le Créateur des mondes, suivait avec attention le cours harmonieux des astres. Ardente comme un phare, sa pensée errait au delà des flots. A l'aspect des vagues s'allant perdre dans un lointain insaisissable, vers l'occident, il se demandait si par delà ces espaces, qu'il n'avait jamais franchis aucune voile, s'étendait réellement l'empire de la mer ténébreuse, ce formidable Océan, ainsi nommé à cause des ténèbres et de l'obscurité qui voilaient sa nature, sa profondeur, ses limites insondables. »

Un homme vint qui répondit à ces vagues questions. Un jour, un étranger se présenta à la porte du monastère, demandant un peu d'eau et de pain pour son fils. Le père Juan se trouvait là ; il remarqua l'air de distinction de cet homme, contrastant avec son dénuement. Reconnaisant à son langage qu'il était étranger, il se sentit pris d'une curiosité mêlée d'intérêt, et lui demanda d'où il venait, où il allait. Le voyageur lui répondit très-simplement qu'il venait d'Italie, qu'il allait à la cour voir les rois (1), afin de leur communiquer un projet important. Le père Juan engagea l'étranger à entrer dans le cloître pour s'y reposer un peu, ce que celui-ci accepta.

« Ce voyageur était Christophe Colomb.

» Comment se trouvait-il amené dans ce monastère ? C'est ce que personne ne saurait dire. »

Le père Juan vit Colomb, l'aima et le comprit. Il le garda longtemps dans son monastère, le traitant en frère, se chargeant de l'éducation de son fils, et il ne le laissa partir pour Cordoue, où résidait la cour, qu'après l'avoir muni de lettres de recommandation. Après une longue attente, Colomb obtint une audience des rois. Malgré la pauvreté de ses vêtements et son accent étranger, il parut sans hésitation devant les souverains. La dignité de son visage, la grâce austère de son maintien, se déployant avec la noble familiarité de sa parole, frappèrent leur attention. On eût dit un roi déguisé conversant avec ses égaux. Son éloquence pénétra le cœur d'Isabelle. Glorifier le Rédempteur, porter l'Evangile, la civilisation aux contrées les plus extrêmes, utiliser ainsi la puissance temporelle, tel était le noble but qu'on offrait à ses regards.

Cependant elle ne put suivre l'élan de son âme, car ceux qui l'entouraient étaient peu disposés à la seconder. Colomb languit longtemps dans l'attente ; désespérant de réussir, il retourna auprès du père Juan : celui-ci mit en œuvre toutes ses relations et parvint à renouer des négociations qui semblaient rompues. Colomb se présenta de nouveau devant Isabelle ; elle l'écouta ; et enfin, par un mouvement confiant et généreux, elle déclara qu'elle acceptait l'entreprise pour son propre compte, comme reine de Castille. Elle accepta aussi toutes les propositions de Colomb ; il serait : vice-roi, — gouverneur-général des îles et terre ferme à découvrir, — grand amiral de la mer Océane, — ses dignités se transmettraient dans sa famille par droit d'aînesse, — il recevrait la dime de toutes les richesses découvertes dans les régions soumises à son autorité.

Maintenant, quel était le secret de ces demandes

gigantesques ? Le voici, tel qu'il lui échappa dans une conversation avec les rois : il voulait, au moyen des trésors du Nouveau-Monde, affranchir le saint sépulcre du joug des musulmans, soit en le rachetant, soit en armant des troupes pour le délivrer. Il aurait remis aussitôt le gouvernement de Jérusalem au saint-siège, se bornant, lui, à l'honneur d'être la sentinelle de l'Eglise, au seuil de la terre miraculeuse où s'est accomplie notre rédemption.

Tels étaient les projets et l'ambition de Colomb : — porter au loin l'Evangile du Christ et délivrer son tombeau.

Appuyé par l'autorité d'Isabelle, il s'occupa activement de faire armer les trois caravelles destinées à l'expédition ; ce ne fut pas sans difficulté, car les préjugés du peuple et des marins s'opposaient à son entreprise. On la regardait comme une dangereuse folie, à laquelle tous se refusaient de concourir. Le zèle et le crédit du père Juan lui vinrent encore en aide. Il parvint, à force de démarches, à réunir trois équipages de bonne volonté, à presser l'armement des navires, et la tradition populaire parle encore d'un moine franciscain qui suivait partout Colomb et le servait en toutes choses. Enfin, après dix-huit années d'attente et d'inutiles démarches, dans la nuit du 3 août 1492 le vent se leva et donna le signal du départ. Colomb entendit la messe de son ami, communia de sa main et descendit au rivage de Palos. Les voix des pilotes de service et le sifflet des contre-maîtres commandant les manœuvres de l'appareillage, réveillèrent les maisons voisines. Le cri : *Ils partent ! ils partent !* retentit de tous côtés. Les mères, les enfants des marins accouraient sur le quai en versant des pleurs ; les parents et les amis se jetaient dans les barques pour s'approcher des caravelles et faire un signe à ceux qu'ils ne reverraient peut-être plus. Colomb pressait sur son cœur le franciscain ému jusqu'aux larmes ; il lui fit ses adieux et se jeta dans le canot qui eut rejoint en un instant la Santa-Maria.

« On arbora le royal étendard de l'expédition. Fidèle emblème des sentiments de Colomb, d'Isabelle et du but réel de l'entreprise, ce drapeau portait l'image de Notre-Seigneur en croix. Alors, saluant avec sérénité la foule pressée sur le rivage, puis envoyant de la main un dernier adieu à son ami Juan Perez, Colomb prit place au banc de quart, et tout pénétré du but de son voyage, dominant de sa voix les bruits divers, il commanda au nom de Jésus-Christ de déployer les voiles.... »

Dans un prochain article nous raconterons les quatre voyages de Colomb ; c'est un récit qui, sous la plume de M. Roselly de Lorgues, s'est revêtu des plus vives couleurs et de la plus touchante poésie.

M. F.

## VEILLÉES BRETONNES

PAR HIPPOLYTE VIOLEAU. (1)

Nous sommes heureuses, en commençant l'année, de pouvoir annoncer à nos lectrices un nouvel ou-

(1) On donnait le nom collectif de rois à Isabelle et à Ferdinand.

(1) Chez Ambroise Bray, 66, rue des Saints-Pères, Paris. Un volume in-12, prix : 2 francs.



vrage de M. Violeau, leur poète de prédilection. Il est de ceux dont les écrits, trop rares, ne laissent jamais de prise au doute ni au soupçon; les pages qui sortent de sa plume peuvent être mises sous tous les yeux et lues à tous les foyers, et les craintes, les hésitations qui viennent souvent nous assaillir, au moment de vous indiquer un nouveau choix pour vos lectures, ces craintes, dictées par la conscience, disparaîtraient, si un plus grand nombre d'auteurs daignaient, comme lui, épurer leur talent pour le rendre utile à la jeunesse.

Le nouveau volume de M. Violeau renferme deux nouvelles, une biographie et deux légendes. *La Fermière de Kerlain* est une étude de caractères, prise dans les mœurs de la Bretagne, et dont la moralité est applicable à tous les pays. Le portrait de Marianna, la fermière, cette femme si dévouée à un époux dur et ingrat, sa belle vie, sa mort sublime, sont racontées avec infiniment de charme. Il y a de bien jolies pages dans *la Mansarde du Père Comtois*, et la pauvreté honnête et laborieuse s'y trouve peinte avec des traits qui la feraient envier. Nous citerons quelques lignes fraîches et charmantes qui nous reviendront en mémoire lorsque nous verrons d'humbles fleurs orner la fenêtre d'un quatrième étage.

« La capucine est la fleur de l'ouvrière, et puisque c'est du Pérou qu'elle nous vient, le Pérou a donné aux pauvres une part de ses richesses. Quoi de plus riant que la capucine? On dirait qu'elle veut cacher à la mansarde ce que le jour peut avoir de sombre, le lendemain de menaçant, en encadrant la fenêtre de fleurs abondantes et gaies comme l'aurore dont elles empruntent le vif éclat. Babet a bien des occupations diverses; il n'est pas impossible qu'elle oublie parfois d'arroser sa plante, qu'elle néglige de la rempaler à temps par une nouvelle graine. — Bah! bah! dit la capucine, ne t'inquiète pas de moi, ma

chère enfant! Si tu manques un ou deux matins à me donner de l'eau, je serai patiente comme tu es patiente, j'attendrai, et tu ne me verras pas la mine moins joyeuse. Je travaillerai aussi comme tu travailles, jetant moi-même ma graine en terre et sans que tu y mettes la main. Que ferai-je de plus pour toi? Tu n'es pas seulement couturière, Babet, tu es cuisinière! Eh bien! cueille mes boutons, prends mes graines, mets-moi en salade, baigne-moi dans le vinaigre, change-moi en conserves; ce n'est pas assez d'orner ta fenêtre, de réjouir tes yeux, je veux encore donner du piquant à ton dîner! »

N'est-ce pas là la poésie de la réalité?

Le frère Louis, humble capucin, dévoué au service des pestiférés, a fourni à M. Violeau le sujet d'une étude biographique curieuse et touchante. C'est une œuvre filiale et pieuse que de rappeler la mémoire de ces obscurs bienfaiteurs de l'humanité, dont les actions admirables et le saint dévouement ont été ensevelis, pendant leur vie, sous le voile de l'humilité chrétienne, et, après leur mort, sous le linceul de l'ingratitude et de l'oubli.

La mystérieuse légende de Cesson porte bien le cachet de la Bretagne; la foi et la mélancolie de ces Bretons, dont l'âme est pleine de tristesse, respirent dans ce morceau, qui perdrait à être analysé. *L'Homme du Yunn Elle* est une étude de mœurs qui se termine par une parabole, frappante image de nos vœux, de nos affections, de nos plaisirs tour à tour ravis par la main du temps. Le volume de M. Violeau a le défaut d'être court: c'est la conversation d'un ami qui ne laisse jamais d'amertume après elle. Heureusement, l'auteur promet un second volume, et il fait mieux encore, puisque cela nous regarde plus directement, il nous promet pour 1857 quelques *Nouvelles* pour notre Journal.

## ORIGINE DU NOM DES RUES DE PARIS

### LA RUE DES DEUX-ÉCUS <sup>(1)</sup>

1

#### UN MOT D'HISTOIRE A PROPOS D'AIGUILLES.

Voici un titre de nature à éveiller la curiosité de nos lectrices, et qui, placé en tête de cette histoire du nom de la rue des Deux-Écus, semblerait y rattacher l'invention beaucoup plus ancienne, puisqu'elle se perd dans la nuit de l'antiquité, d'un petit outil si utile et qui permet d'accomplir tant de merveilleux travaux. Notre ambition ne s'élève pas si haut; notre tâche plus modeste se bornera à fournir l'explication de ce mystérieux Y qui décore la devanture des magasins

de mercerie, et que des fabricants d'aiguille ont même adopté pour leur marque de fabrique.

Qui n'a passé rêveur devant cette lettre d'or, ou tout au moins peinte des couleurs les plus vives, en se demandant quel symbole elle représente, quel rapport secret peut exister entre elle et le commerce de l'aiguillerie, qui, au moyen âge, avait donné son nom à une rue de Paris, sans que les boutiques, — car on n'avait pas encore inventé les magasins, — sans que les boutiques de cette rue fissent apparaître les deux cornes menaçantes d'un gigantesque Y. En deux mots, nous donnerons à nos lectrices le mot de cette énigme, qui n'est autre chose qu'une corruption de langage, origine d'une foule de mots dans le français usuel.

Autrefois l'aiguille ou l'aiguillette, car ceux qui la vendaient s'appelaient, indifféremment, maîtres aiguilliers ou aiguilletiers, s'était d'abord nommée *lie-*

(1) Le Journal des Demoiselles a déjà publié l'origine du nom des rues du Puits qui parle, des Marmousets, de la Verrerie, aux Ours, de la Huchette, Saint-André-des-Arts.



grègues, mot composé qui s'explique de lui-même. La partie du vêtement masculin, remplacée plus tard par le haut de chausses, auquel succédèrent les fameuses culottes, supplantées à leur tour par le moderne pantalon, s'appelaient *grègues*. On les attachait avec des aiguillettes ou lacets ferrés au bout, qui, à cause de leur destination, prirent le nom de *lie-grègues*. Mais lorsque les grègues eurent disparu et avec elles les lacets servant à les lier, l'orthographe du mot *lie-grègues* se corrompit, l'usage n'étant plus là pour en rappeler la formation; le peuple, chez qui l'oreille a meilleure mémoire que l'œil, confondit, à cause de la consonnance, la *lie-grègue*, qu'il n'employait plus, avec l'avant-dernière lettre de sa croix de par Dieu, et l'appela l'Y; puis, comme les merciers et marchands d'aiguilles ne se sont pas crus obligés, plus que leurs devanciers les maîtres aiguilliers et aiguilletiers, de corriger les vices de la linguistique usuelle, ils se sont fait un devoir, fidèlement pratiqué de nos jours encore, d'inscrire sur leurs vitrines ou sur leurs enseignes un Y plus ou moins orné et enjolivé, et qui signifie toujours pour le client peu préoccupé de l'origine des mots : « Ici on vend des aiguilles. »

Cette petite digression ne nous détourne pas de notre sujet autant qu'on pourrait le croire, puisque dans le cours de ce récit nous allons avoir à nous occuper d'une jeune aiguilletière.

Or donc, vers l'an 1417, sous le règne désastreux du malheureux Charles VI, il existait à Paris, dans une petite rue appelée *Traversaine* ou *Traversine* (aujourd'hui *rue des Deux-Écus*), une modeste boutique d'aiguilleterie tenue par une jeune et honnête fille du nom de *Blanche*.

Par suite, toujours, des habitudes du populaire à corrompre le langage en confondant ou transposant les mots, dans le quartier on disait en parlant d'elle et de son commerce : « La boutique de la blanche aiguilletière, » au lieu de dire : « de *Blanche* l'aiguilletière. »

Mais ceci ne faisant rien à notre travail, qui a pour objet de faire connaître comment la rue *Traversine* vint à s'appeler rue des *Deux-Écus*, nous allons nous empresser de passer au deuxième chapitre.

## II

## COMMENT UN BON ROYALISTE PEUT SE CHANGER EN DIABLE.

La petite maison de la rue *Traversine*, où se trouvait la boutique d'aiguilleterie, était occupée par *Blanche* et son père, *Pierre Landry*, beau-frère de *Jacques Gringonneur*, peintre du roi *Charles VI*, et comme lui s'occupant de travaux de peinture, quoique bien loin de posséder son renom et son talent. On sait que *Jacques Gringonneur* est l'inventeur des cartes à jouer, qu'il avait dessinées et bellement enluminées pour charmer et distraire le pauvre roi dans les accès de la maladie noire qui s'était emparée de son esprit.

Mais sans avoir, ainsi que nous l'avons dit, l'habileté et la renommée de son parent, *Pierre Landry* ne manquait pas d'un certain savoir dans son état d'enlumineur, comme on disait alors, et il n'était pas

dans le quartier un compagnon passant maître de quelque corporation qui ne s'empressât de recourir à ses pinceaux pour décorer l'enseigne de sa boutique. Aussi, grâce à ses travaux, aux produits du commerce d'aiguilleterie tenu par sa fille, grâce surtout à leur vie frugale et à leurs goûts modestes, *Pierre Landry* aurait pu vivre tranquille, sans les luttes maudites des deux factions, qui, profitant de l'anarchie causée par la maladie du roi, désolaient Paris et le pays tout entier.

Ces deux partis, les Bourguignons et les Armagnacs, qui avaient fini par oublier qu'il y eût une France, et que cette France eût un roi, avaient pour chefs *Jean Sans-Peur*, duc de Bourgogne, et le connétable *Bernard d'Armagnac*, et se livraient de fréquents combats en attendant l'affaire décisive, c'est-à-dire le massacre qui devait achever la ruine du pays.

A la fin d'une journée néfaste où Paris avait été bouleversé et terrifié par une de ces sanglantes mêlées qui remettaient chaque matin en question le pouvoir du roi et les droits de tous, les partisans du connétable avaient été, avec une partie de la garde même du roi, massacrés aux environs du charnier des Innocents, après un combat d'autant plus inégal, que les factieux étaient en majorité et tout préparés. Le comte de *Châtillon*, ami du connétable et capitaine de la fidèle garde du roi, n'avait pu échapper à la mort, après une lutte acharnée, qu'en prenant la fuite comme un simple soudard.

Un moment il avait espéré se soustraire aux recherches en s'enveloppant dans le manteau d'un de ses soldats et dont il avait rabattu le capuchon sur sa figure; mais bientôt des pas précipités, qui résonnaient par derrière, lui apprirent qu'il était l'objet d'une poursuite implacable; aussi redoubla-t-il d'ardeur pour gagner une retraite.

Déjà il avait parcouru, au hasard, le dédale de ruelles étroites qui formaient le quartier des Innocents, et sans trouver, hélas! un refuge; il avait longé la rue des *Étuves* et était arrivé à la petite rue *Traversine*. A ce moment, épuisé par la fatigue d'une nuit d'insomnie et par la course qu'il venait de faire, à demi mort de faim, il allait, à bout de courage et de forces, se livrer aux farouches soldats qui le poursuivaient, lorsque, au détour de cette rue, il aperçut une petite boutique dont la porte, malgré les agitations et les troubles de la journée, était encore ouverte; il s'y précipita. C'était la boutique de *Blanche* l'aiguilletière.

Le comte ne chercha point à user de subterfuge; après avoir poussé derrière lui la porte de la rue, et sans savoir à quelles gens il avait affaire, car la boutique et la pièce du fond étaient sans lumière : « J'ignore si vous êtes Bourguignons ou Armagnacs, s'écria-t-il; mais ne me livrez pas, je vous en supplie, au nom de Dieu. Je suis le comte de *Châtillon*, capitaine de la garde du roi, et je saurai vous récompenser.

— Nous sommes fidèles sujets du roi, et avant tout bons chrétiens, monseigneur, reprit *Landry*, c'est vous dire que nous ferons tout au monde pour vous sauver. Mais, *Jésus-Dieu!* notre maison si petite ne renferme cachette aucune, et si les méchants entrent céans, ils ne manqueront pas de vous trouver.

— Qu'il soit fait selon que le ciel décidera, j'aurai le temps au moins de faire une prière avant d'être si



malement occis. Une goutte d'eau par charité, mes bonnes gens, car j'ai la langue desséchée et la poitrine me brûle ! »

Le peintre et sa fille s'empressèrent de donner au fugitif les soins que réclamait son état, et tandis qu'il réparait ses forces à l'aide d'un peu de nourriture et de vin miellé chargé d'épices, que Blanche lui faisait boire comme un merveilleux cordial, Landry se torturait le cerveau pour trouver un moyen de le sauver; car, outre qu'en sa qualité de beau frère de Jacques Gringonneur, peintre du roi, le père de Blanche comptait pour royaliste, c'était, de plus, un brave et digne homme au cœur compatissant, et il n'hésitait pas à s'exposer lui-même au danger pour assurer le salut de son hôte. Mais par quel moyen? Quelle ruse employer pour déjouer ses persécuteurs, quel secours implorer? Les voisins? on ne pouvait s'y fier; fuir? était impossible; la rue était fermée, et l'on commençait à fouiller la maison d'à côté, dans quelques instants même on allait arriver à la boutique d'aiguilleterie. Le brave enlumineur en perdait la tête, et en arpentant le court espace qui composait la boutique et l'arrière-boutique où il travaillait de son état, il traduisait sa désolation en termes si vifs et si sinistres, que le comte lui-même, intervertissant les rôles, était obligé de le consoler.

Tout à coup une pensée lumineuse éclaira son esprit, une exclamation de joie lui échappa. « Sauvé, dit-il, vous êtes sauvé, monseigneur. Oh! merci à Dieu, qui m'a envoyé cette idée!

— Que dites-vous, mon ami, et quel moyen?...

— Il est aussi simple que sûr, monseigneur; daignez seulement consentir à être le Diable pendant un quart d'heure, et je réponds de tout. »

Le comte, qui s'était levé dans un élan de surprise et de joie, à l'exclamation de Landry, retomba abattu sur son siège; ces étranges paroles venaient de le convaincre que l'émotion avait fait perdre la raison au pauvre bourgeois.

Mais celui-ci, sans remarquer ce signe de doute et de découragement, avait couru à la porte de la boutique dont il avait tiré le long verrou, afin de gagner quelques instants, puis était revenu expliquer au comte son singulier moyen : ce que nous allons faire à notre tour.

Landry, en sa qualité de peintre-enlumineur, avait reçu d'une confrérie chargée des apprêts de la cérémonie de la fameuse *Danse Macabre*, qui devait avoir lieu à deux jours de là, une commande de masques enluminés et de costumes peints.

La danse macabre, sorte de comédie philosophique et religieuse, en très-grand honneur au moyen âge, avait ses représentations à Paris, sur un théâtre dressé dans le cimetière même des Innocents, tout près du Pilon, qui, lorsque le cimetière devint plus tard un marché, s'appela le pilori des Halles, pour le distinguer des autres piloris. Les principaux personnages de cette comédie étaient la MORT, hideux squelette vêtu d'un linceul et armé d'une faux, qui commandait toute la troupe; mais la VIERGE MARIE, le ROI, le PAPE, les ANGES, le DIABLE; toutes les puissances, tous les vices de la terre y figuraient pour donner au peuple le moral spectacle de la MORT, livrant au DIABLE le fort et le méchant, tandis que la VIERGE ou le BON ANGE protégeait le faible, le pauvre et le vertueux.

Landry avait donc dans l'arrière-boutique, la plupart placés sur des mannequins d'osier, un grand nombre de costumes qu'il avait disposés pour la fête du surlendemain et entr'autres celui du Diable auquel il avait consacré un tel luxe d'enjolivements qu'il était vraiment effroyable, et que le regard hésitait à s'arrêter sur lui.

C'est précisément ce qui lui avait donné l'idée, burlesque en apparence, mais en réalité fort ingénieuse, d'abriter le comte de Châtillon sous l'enveloppe du roi des enfers, bien assuré que ses persécuteurs, si acharnés qu'ils fussent, ne s'aviseraient pas d'aller le chercher en pareil gîte.

Le comte approuva l'idée de Landry, et s'empressa de s'installer à la place du mannequin sous la toile couleur de flamme, surmontée d'une horrible tête cornue : il était grand temps, la substitution était à peine opérée que les soldats qui faisaient les perquisitions frappaient à la porte de la rue.

Landry, avec un empressement qui ne manquait pas d'affectation, courut leur ouvrir et leur fit le plus poliment possible les honneurs du logis. Il poussa l'attention jusqu'à allumer un second luminaire, afin de donner aux visiteurs un avant-goût de la danse macabre, en leur faisant admirer les magnifiques costumes et curieux masques qui y figuraient. Ajoutons qu'ils se comportèrent en fins connaisseurs, ne se montrant pas trop avertis d'éloges, à l'endroit surtout de messire Satanas, dont la face grimaçante provoqua force joyeusetés et malins propos.

Puis le vocabulaire admiratif étant épuisé, en même temps qu'une bonne pinte de vin de Suresne, ils se retirèrent, jurant par leur baptême de chrétien ne pas connaître de meilleur bourgeois que le maître enlumineur.

### III

#### COMMENT PAR SUITE ON PEUT ALLER AU PILORI.

Quand les soldats furent enfin sortis, le comte de Châtillon sortit aussi de sa cachette, non sans rire de la sottise figure qu'avait faite en face de lui ses terribles persécuteurs; puis, profitant des ombres de la nuit, il quitta, après de vifs remerciements et de brillantes promesses, la maison secourable de Landry, qui se félicitait de son côté, avec sa fille, d'être heureusement débarrassé d'un hôte aussi compromettant.

Tout eût été au mieux si les choses en étaient restées là; malheureusement Landry avait la mauvaise habitude de passer ses soirées chez un tavernier de ses voisins, et quand, dans l'intervalle du commencement de la nuitée au couvre-feu, il avait vidé quelques pintées, la langue lui démangeait outre mesure, et il fallait qu'il en fit bon ou mauvais usage pour apaiser la démangeaison.

Le lendemain donc de ce fameux jour, et la veille de celui où devait avoir lieu la danse macabre, Landry s'était trouvé plus pressé que de coutume d'aller à la taverne de maître Guillon, à l'enseigne de la *Fontaine merveilleuse*, laquelle fontaine lançait des jets d'un vin rubicond; à son troisième pot, il avait oublié les sages recommandations de Blanche, ainsi que la promesse qu'il lui avait faite d'être discret, et d'un air tout triomphant il avait annoncé à ses compagnons qu'il allait leur narrer une plaisante et joviale his-



toire. On devine qu'il s'agissait du déguisement du comte de Châtillon.

Tout au charme de son rôle de conteur, Landry n'avait pas remarqué un auditeur muet, tapi dans le coin le plus obscur de la laverie, et qui s'esquiva inaperçu à travers l'avalanche des rires et des quolibets dont le récit du peintre avait ouvert les larges écluses.

Par malheur cet auditeur invisible et si prestement disparu était un enragé *bourguignon*, qui courut de toute la vitesse de ses longues jambes raconter à un sergent de la prévôté, de ses amis, ce qu'il avait entendu. Le sergent reporta le fait à son lieutenant, le lieutenant au grand prévôt lui-même, et celui-ci délivra sur l'heure l'ordre de se saisir de maître Landry, qui, pour l'exemple, devait être jugé la nuit même, et pendu haut et court le lendemain matin.

Le prévôt, dans sa sagesse, avait pensé que, vu l'affluence qu'amènerait le spectacle de la danse macabre, la haute moralité de la comédie aurait à gagner encore à la pendaison de l'enlumineur facétieux.

« Trop parler nuit, » dit un proverbe plus vieux que notre histoire : le pauvre Landry était un nouveau et trop frappant exemple de la justesse de cette maxime. Tandis qu'il savourait complaisamment, avec une pintée nouvelle, les enivrantes satisfactions de son double rôle de héros et de narrateur d'un égayant récit, des archers de la prévôté se présentaient dans la taverne, lui entouraient les poignets d'un triple rang de lacets un peu plus solides que ceux qui se vendaient dans la boutique de sa fille, et l'emmenaient ainsi garrotté à l'hôtel du grand prévôt.

Dès que Blanche fut avertie du triste événement, la digne enfant n'eut plus qu'une pensée, qu'un vœu, se réunir à son père; aussi avait-elle tout quitté pour courir à l'hôtel du grand prévôt où elle était arrivée en même temps que Landry.

Le pauvre peintre avait une mine assez piteuse, les mains liées, et assis sur un escabeau entre deux archers dans la grande salle de la prévôté.

Blanche, à son entrée, s'élança à son cou, décidée à partager son sort, et ni les exhortations, ni les menaces, ni la violence même ne purent parvenir à l'éloigner : et, quand on conduisit le père pardevant le grand prévôt, la fille était assise à ses côtés comme un brave soldat à son poste.

Ce fut le salut de Landry. Monseigneur le grand prévôt était fort dur par tempérament, de plus, — ce qui, grâce à Dieu, ne se voit plus chez les fonctionnaires de notre temps, — disposé à tout faire pour flatter le pouvoir nouveau; Landry en reçut donc un accueil qui sentait le chanvre d'une effrayante façon, selon l'heureuse et pittoresque expression d'un archer mauvais plaisant.

Cependant tout grand prévôt qu'il fût, il lui restait encore un peu, — mais pas beaucoup, du cœur qu'il avait eu autrefois avant d'exercer ses terribles fonctions : la douleur de Blanche, ses larmes, ses éloquentes supplications finirent par l'émouvoir. S'inspirant de son dévouement filial, elle avait eu l'adresse d'invoquer la vive tendresse que le magistrat ressentait pour sa fille, depuis qu'elle n'avait plus de mère : il ne voulut pas repousser une prière qui lui était faite au nom de sa Bathilde, bien-aimée, et accorda à Blanche la vie de son père.

Mais, cependant, comme un pareil méfait, surtout

cause du scandaleux éclat que lui avaient donné ses imprudentes vanteries, ne pouvait rester impuni, Landry fut condamné à une heure de pilori qu'il avait à subir le lendemain au lieu ordinaire, au dernier coup d'Angelus de midi, précisément à l'issue du spectacle de la danse macabre, si mieux n'aimait se racheter de cette peine en payant une amende de deux écus d'argent. Toutefois, et pour garantie, Landry devait rester en prison jusqu'au paiement des deux écus.

En soi la condamnation était plus dure qu'elle ne le semblait tout d'abord, car il n'y avait pas au logis de Landry le premier sou parisis pour commencer la somme des deux écus qu'il fallait verser avant le lendemain midi; mais, en pensant à la fatale issue qu'aurait pu avoir cette terrible entrevue avec le grand prévôt, ils durent encore le remercier et bénir le ciel : ainsi donc, le père fut conduit à la prison du Châtelet, tandis que Blanche allait de son côté aviser aux moyens de trouver les deux écus sauveurs.

#### IV

#### LA JUSTICE DU PEUPLE ET CELLE DU GRAND PRÉVÔT.

En quittant son père, Blanche courut tout d'une haleine chez le curé de l'église des Innocents, sa paroisse. Le digne prêtre connaissait sa famille, c'était lui qui avait baptisé Blanche; c'était lui encore qui avait aidé sa pauvre mère à mourir en bonne chrétienne, et, en maintes circonstances, il lui avait témoigné un bienveillant intérêt. Elle lui raconta tout ce qui s'était passé depuis la veille, l'asile donné au comte de Châtillon, l'arrestation de son père et sa condamnation à la peine infamante du pilori, faute du versement de deux écus, dont ils ne possédaient pas le premier denier.

Le respectable curé écouta le récit de Blanche avec une visible sollicitude; il eût bien voulu pouvoir lui venir en aide dans cette circonstance. Mais, hélas ! les temps étaient calamiteux, son quartier était peuplé d'indigents; on sortait d'une horrible famine qui l'avait forcé, pour procurer du pain aux pauvres, de vendre jusqu'aux ornements de son église, car depuis longtemps il ne lui restait plus rien à lui de ses hardes, ni de son mobilier, et il avait lassé la charité de ses paroissiens aisés, — y avait-il quelqu'un d'aisé à cette époque, — en fouillant trop souvent à leur escarcelle. Il ne put donc promettre à Blanche que l'aide de ses prières, lui conseillant toujours d'espérer en Dieu qui ne permettrait peut-être pas qu'une aussi triste récompense lui échût, en retour de l'acte d'humanité et de chrétienne compassion qu'elle avait accompli avec son père.

Tandis que le bon curé cherchait à calmer la douleur de Blanche, un grand coup frappé par le heurt de la porte, sur la rue, vint interrompre leur entretien en annonçant l'arrivée d'un visiteur.

C'était un nouvel affligé qui, à son tour, venait confier au curé son cruel embarras et lui demander aide et secours. Sa figure pâle, son air bouleversé, sa brusque entrée, à une heure déjà avancée, dans la pieuse retraite, disaient assez qu'un impérieux motif l'avait forcé à cette démarche.

Ce visiteur, ancien marchand de draps retiré, avait nom Gagin, et se trouvait être cette année-là l'orga-



nisateur de la danse macabre, qui on se le rappelle, avait lieu le lendemain. Tout était prêt, les costumes en état, le théâtre dressé, les décors disposés, les rôles sus et bien répétés, le temps superbe, lorsque la jeune fille, donnée par le curé pour remplir le rôle de la vierge Marie était, le jour même, tombée malade, son mal était sérieux, grave, peut-être mortel au dire des physiiciens, ce qui allait faire manquer la représentation.

Or, il s'agissait pour Gagin de plus que sa fortune, il y allait peut-être de sa vie, d'ajourner le spectacle, car le populaire ne voudrait pas entendre raison, et qui sait si le duc de Bourgogne, lui-même, ne croirait pas à de mauvaises intentions, et, en fâchant le duc de Bourgogne, le terrible Jean Sans-peur, le moins qui pût lui arriver était d'être pendu. Il venait donc soumettre à l'expérience du bon curé la gravité du cas et implorer le secours de ses lumières.

Quand le pauvre orateur eut fini son discours, dont la péroration se perdit dans un immense sanglot, il ne fut pas peu surpris, en levant les yeux sur le curé, de voir sa douce figure s'illuminer d'un bon et joyeux sourire, comme si la communication qu'il venait de lui faire n'eût pas intéressé le cou d'un de ses plus fideles paroissiens.

« Tenez-vous en paix, maître Gagin, fit-il, de son ton le plus paternel, et toi, Blanche, ma mie, sèche vite tes larmes pour n'avoir point les yeux rougis au jour de demain. Oyez, tous les deux, mes enfants, et bénissez avec moi la bonne Providence qui oneques ne fait défaut à ceux-là qui se récient vers elle; toi, Blanche, tu auras les deux écus, et vous, maître Gagin, vous retrouverez une fille comme il convient pour le rôle de madame la Vierge. »

Une double exclamation d'étonnement joyeux éclata en même temps à cette nouvelle inattendue, et, Dom Bélinet reprenant expliqua à maître Gagin que la jeune fille, là présente, pourrait parfaitement être chargée de représenter madame Marie; elle était jeune, elle était belle, et par-dessus tout, condition indispensable, elle était d'une sagesse exemplaire. Elle avait peu à dire dans le rôle, elle serait donc à même de l'apprendre dans la nuit pour le répéter le lendemain matin. Mais il ne donnerait son consentement à cet arrangement que si maître Gagin s'engageait à lui remettre, le soir même ou le lendemain de bonne heure, deux écus d'argent.

Maître Gagin s'était cru perdu, il s'était vu, en idée, lapidé par la populace ou traîné au gibet par ordre du duc, si bien que ce qui, dans un autre moment lui eût paru un prix exorbitant, lui sembla une somme minime; dans l'excès de la joie il mêla les noms de Dieu, du curé et de Blanche, promit les deux écus pour le lendemain dès la première heure et remit à la jeune fille le manuscrit du rôle. Blanche, de son côté, qu'une pareille tâche eût effrayée en tout autre temps, se sentait de force à subir de bien d'autres épreuves pour sauver son père de l'ignominie du pilori; elle quitta le curé consolée et toute pleine de résolution, tandis que celui-ci remerciait le bon Dieu qui était venu si à point en aide à son impuissance.

Pendant que la courageuse Blanche consacra les quelques heures laissées à sa disposition à l'étude du pieux rôle qui lui a été confié, nous allons en deux mots expliquer ce que c'était que le supplice du pilori.

Le pilori des Halles, puisque c'est celui qui nous oc-

cupe ici, et décrire celui-là c'est les décrire à peu près tous, était une construction octogone percée à jour, c'est-à-dire que, mur épais jusqu'à la hauteur de six à huit pieds, elle se terminait en une sorte de clocher reposant sur de lourds piliers en pierre. A l'intérieur de ce clocher ouvert, était pratiqué un tour en bois mû à l'aide d'une manivelle; dans ce tour on plaçait le patient, le cou pris dans la double écharcure de deux planches, laquelle écharcure formait une lucarne disposée de telle façon que la tête sortie du tour n'y pouvait rentrer, et que le malheureux tournant dans cette cage de pierre se trouvait ainsi exposé à tous les regards pendant une ou plusieurs heures, selon la gravité du délit, ou souvent selon la fantaisie du juge.

Mais nous ne nous étendrons pas davantage sur cet infamant supplice, puisque, grâce au dévouement de sa fille, Landry va y échapper. Maître Gagin, en effet, avait ponctuellement remis dès le matin les deux écus d'argent exigés par le digne curé de l'église des Saints-Innocents, et Blanche était allée en toute hâte les porter à la prévôté, moyennant quoi on lui avait promis de nouveau la mise en liberté de son père.

Quelques heures après, les Parisiens applaudissaient par des Noël! Noël! enthousiastes, au merveilleux spectacle de la *Danse macabre*, qui n'avait jamais eu une exécution aussi parfaite, ni obtenu un succès aussi complet. Electrisée par la pensée du salut de son père dont elle acquittait le prix en ce moment, Blanche avait joué son rôle d'inspiration, et jamais à coup sûr la sainte mère de Jésus n'avait trouvé une plus belle et plus digne représentante. Aussi, chacune de ses blanches apparitions était-elle saluée par des battements de mains, des trépignements et des cris de joie admirative.

La comédie en était arrivée à son dernier épisode, celui où un pauvre MANANT, sur le point d'être occis par LA MORT à la place d'un RICHE SEIGNEUR, était délivré par LA VIERGE qui ordonnait à la MORT de laisser le pauvre à sa femme et à ses enfants, et de s'emparer de l'heureux de la terre.

Au moment où l'affligé clamait d'une voix dolente : « Bonne Vierge Marie, patronne des opprimés, venez-moi en aide, au nom de Jésus, votre doux fils, ne m'abandonnez pas, » Blanche parut.

Mais, à la stupéfaction des assistants, ce n'était plus la Vierge au front sérieux, au regard calme et pur, au sourire bienveillant. Elle était pâle; sa blonde chevelure, si mignonnement tressée, était en désordre; ses grands yeux bleus, tout à l'heure si doucement brillants, semblaient voilés; tout en elle annonçait un trouble extraordinaire.

Le manant en demeura silencieux sur son lit de souffrance, la mort tint sa faux suspendue, et, dans la masse immense des spectateurs, une sorte de saisissement magnétique passa, pareil au frisson de la peur. Mais Blanche, s'élançant sur le devant du théâtre :

« Vous tous, bons chrétiens, qui êtes ici, s'écria-t-elle, apprenez ce qui se passe : Je suis la fille de Pierre Landry, l'honnête enlumineur de la rue Traversine; Jacques Gringonneur, le peintre, est le frère de ma mère. Mon père avait été condamné à une heure de pilori, — oh! non pas pour une mauvaise et déshonorable action, et il pouvait se racheter de cette peine moyennant deux écus d'argent.



« Cette somme je l'ai obtenue pour remplir le rôle de madame la Vierge, je l'ai portée pour la rançon de mon père, et malgré la promesse faite, les voilà, tenez, les voilà, les méchants! qui le mettent au pilori. — Et, en ce moment, on voyait, en effet, Pierre Landry qui se débattait contre le bourreau et ses aides, qui voulaient le contraindre de se placer dans le tour infamant. Pitié, pitié, criait Blanche, au nom de la sainte Vierge Marie qui vous parle par ma bouche, sauvez-le, sauvez l'innocent! »

Aux accents de cette voix vibrante, à la vue de ces larmes, de ces gestes qui commandent à la fois et qui supplient, une clameur, immense comme le bruit de la tempête, s'élève de la foule passionnée; la vague populaire monte, s'agite, roule et déborde avec fracas, rien ne lui résiste, et qui pourrait lui faire obstacle : en une seconde la place du pilori est envahie, le brave Landry est délivré, le bourreau et ses aides n'échappent que par une prompte fuite à l'immolation qui les menace. Cette première victoire remportée, on s'attaque à l'instrument du supplice : ce qui est de pierre est brisé, ce qui est de bois est livré aux flammes; puis, fier d'avoir ainsi placé sa bonne et réparatrice justice au-dessus de celle du grand prévôt, le peuple revient plus ardent que jamais à son spectacle, pour assister à la sarabande finale, conduite par la mort elle-même, et qui a donné son nom à ce genre de spectacle, pour cela appelé *la Danse macabre*.

## V.

### LA VIERGE AUX DEUX ÉCUS.

Cependant le parti des royalistes ou Armagnacs, pour l'appeler de son nom, avait repris pour quelque temps le dessus; Landry, sorti des rudes épreuves que nous lui avons vu traverser, avait alors à lutter contre les obsessions de ses amis qui prétendaient qu'il devait rechercher le comte de Châtillon afin de tâcher d'obtenir le prix du service qu'il lui avait rendu. Mai le brave enlumineur leur répondait que ce qu'il avait fait était simple œuvre d'honnête homme et de bon chrétien, qui ne devait rapporter profit que dans le ciel, et en cela il avait la pleine approbation de sa fille, qui, fidèle à ses habitudes modestes et laborieuses, avait repris, comme si rien ne fût arrivé, la direction de sa petite boutique d'aiguilleterie, dont le produit, hélas! était toujours bien léger.

Quoi qu'il en soit, jamais plus ils n'entendirent parler du comte, ce dont ils se consolèrent aisément; à une époque où les malheurs publics étaient si grands, qui pouvait songer à un pauvre enlumineur et à une simple aiguilleterie? Mais Dieu ne voulut pas que leur bonne action restât sans récompense, et elle leur parvint par une voie aussi étrange qu'imprévue.

L'affaire du pilori et l'appel fait au populaire par la vierge de la danse macabre avaient fait du bruit,

et donné à la gente aiguilleterie une sorte de renom.

Son oncle Gringonneur, le peintre, voulut consacrer par son pinceau le souvenir de la noble conduite du père et de la fille, et enlumina de merveilleuses couleurs et dorures un grand tableau représentant d'un côté le diable et de l'autre la vierge sous la figure de Blanche, qui, de sa main rose, mettait dans sa noire griffe, aux ongles crochus et rouiss, deux beaux écus d'argent, avec cette inscription qui servit d'enseigne à la boutique :

### A la Vierge aux deux escus.

Le peuple de Paris, qui de tout temps, à ce qu'il paraît, a été taquin, railleur et cherchant finesse partout, crut s'aviser que le peintre avait prêté au diable les traits de M. le grand prévôt; mais cette malicieuseté, imaginaire ou réelle, ne fit qu'accroître la vogue de la superbe enseigne. On accourait de toutes parts pour voir « *la plus mirifique ymage qui oncques eust décoré un ostel*; » manants et bourgeois, nobles et vilains venaient à la suite admirer l'enseigne, et comme, après avoir contemplé le portrait, on voulait le comparer au modèle, c'était, dans la modeste boutique, du matin au soir, une procession sans fin d'acheteurs si nombreux, qu'il fallut bientôt à Blanche, qui ne revenait pas de son ébahissement, une douzaine d'aides, lesquelles étaient encore insuffisantes.

Les choses allèrent si bien et d'un si bon train, qu'en quelques mois de cette vogue Landry et sa fille avaient plus gagné qu'ils n'auraient pu le faire auparavant dans le cours de toute leur vie.

Landry, à qui l'expérience avait donné la sagesse, profita habilement de cette miraculeuse réussite : il vendit pour une grosse somme, qui alla augmenter leur épargne, la boutique tant renommée, et, fuyant le bruit et l'éclat toujours dangereux, ils allèrent, dans une calme et riante campagne à quelques lieues de Paris et de ses agitations, jouir des doux loisirs d'une vie ignorée, tranquille, et, par cela même, heureuse.

Quand, l'année suivante, le parti bourguignon triompha définitivement, grâce à la trahison de Périmet Leclerc, qui ouvrit la porte de Buci aux soldats du duc de Bourgogne dans la nuit du 29 mai 1418 (1), l'enseigne de la *Vierge aux deux escus* fut détruite comme manifestation royaliste, injurieuse pour le duc, et la boutique d'aiguilleterie disparut avec son enseigne.

Mais son souvenir resta dans la mémoire du peuple, qui n'appela plus désormais la *rue Traversine* que la *rue de la Vierge aux deux escus*, et pour aller au plus court *rue des deux Escus*, ainsi qu'elle se nomme encore aujourd'hui.

VICTOR HERBIN.

(1) Nous avons raconté dans ce recueil la trahison de Périmet Leclerc à l'article : *Origine du nom de la rue Saint-André-des-Arts*.



# QUI DONNE AUX PAUVRES, PRÊTE A DIEU

PROVERBE DRAMATIQUE

## PERSONNAGES.

FRANVAL, médecin.  
ADELE, sa femme.  
AGATHE, leur fille.  
DURCOURT, leur parent, homme d'affaires.  
EUGENE, leur voisin, artiste.  
UN HUISSIER.

## Acte premier.

### SCÈNE PREMIÈRE.

(Madame Franval et sa fille travaillent auprès d'une table. Agathe paraît distraite et jette de temps en temps un coup d'œil vers la fenêtre.)

ADELE, AGATHE, DURCOURT survenant.

DURCOURT. Où donc est Franval, mes chères cousines?

ADELE. Il est allé voir ses malades.

DURCOURT. Il en a donc beaucoup? jamais je ne le trouve!

ADELE. Hélas! oui.

DURCOURT. Vous devriez dire : Tant mieux.

ADELE. Nous ne sommes pas si égoïstes.

DURCOURT. Mais il me semble que cette nombreuse clientèle ne l'enrichit guère : je ne vois pas qu'il fasse fortune.

ADELE. Il est vrai qu'il agit avec beaucoup de désintéressement et n'est jamais pressé d'envoyer ses mémoires, surtout quand il a des clients malades. Il visite aussi volontiers le pauvre que le riche; et quand il voit le dénuement dans une maison, bien loin de rien réclamer pour ses honoraires, il glisse furtivement une ou deux pièces d'or sur la cheminée, afin qu'on puisse suivre ses ordonnances.

DURCOURT. Peste! je ne suis pas étonné qu'il ait autant de pratiques!... aussi n'amassera-t-il jamais rien. Il est bon d'être charitable, mais l'excès en tout est un défaut, et charité bien ordonnée commence par soi-même.

ADELE. C'est ainsi que vous la pratiquez... Chacun sa manière!

DURCOURT. Ce que j'en dis, c'est par intérêt pour vous tous; car enfin, vous et votre fille serez victimes de sa prodigalité. Vous devriez bien combattre en lui cette manie d'être généreux à vos dépens.

ADELE. A Dieu ne plaise! nous nous associons de tout notre cœur à ses nobles sentiments; et je ne puis que louer mon mari de suivre les traces de son vénérable père qui a exercé la médecine avec la même distinction et le même désintéressement.

DURCOURT. Son vénérable père!... Où l'aurait-il connu s'il eût vécu plus longtemps? Il ne lui aurait rien

laissé du tout. Heureusement, nous avons eu, dans la personne de notre oncle, un tuteur qui nous a donné de plus sages enseignements; mais Franval n'a pas su en profiter... Ce cher oncle avait pour maxime qu'il faut toujours tenir ouverte la porte par laquelle entre l'argent, et fermée, celle par laquelle il sort. Pour moi, j'ai constamment été fidèle à ce principe; aussi j'ai beaucoup augmenté le petit capital qu'il m'a laissé, tandis que l'héritage de votre mari a périclité entre ses mains. Ah! il le prévoyait, ce bon oncle! Plus d'une fois il m'a confié ses craintes à ce sujet, car j'étais son favori... Pauvre oncle!... S'il peut voir dans l'autre monde ce qui se passe dans celui-ci, quelle peine il doit éprouver de voir Franval dissiper follement ce qu'il avait amassé avec tant de soin!

ADELE. L'opinion de votre oncle doit être aujourd'hui grandement modifiée sur la valeur des biens de ce monde. Croyez que, s'il peut voir ce qui se passe ici-bas, il rend plus de justice au neveu qu'il avait jadis mal apprécié. Je dirai même que si, malgré toutes ses vertus, il a laissé quelque chose à désirer sous le rapport de la charité, c'est un devoir pour ses héritiers de réparer cette omission en sanctifiant son héritage par leurs bonnes œuvres.

DURCOURT. Eh bien! votre mari se charge de ce soin pour nous deux, et moi de celui d'amasser quelque chose pour votre fille, car, selon toute probabilité, elle sera mon héritière.

ADELE. Pourquoi ne vous mariez-vous pas? Il n'est pas encore trop tard; et je connais plus d'une femme qui pourrait vous convenir.

DURCOURT. Je n'y songe plus. Il n'y a jamais eu qu'une femme qui m'ait plu et qui m'a empêché de penser à aucune autre.

ADELE. Pourquoi ne l'avoir pas épousée? Elle n'était donc pas libre?

DURCOURT. Si; mais elle n'avait rien.

ADELE. Je vous reconnais bien là.

DURCOURT. D'ailleurs, j'ai déjà assez de soucis sans me charger encore de ceux du ménage. Les spéculations, la hausse, la baisse, les reports, tout cela m'absorbe et me prend tout mon temps. Tenez, pendant que je m'oublie ici à causer, je puis manquer une affaire importante. Je reviendrai plus tard en dire un mot à Franval; ainsi, chères cousines, au revoir.

### SCÈNE II.

ADELE, AGATHE.

AGATHE. Oh! maman... mais c'est qu'il croit de bonne foi être l'homme le plus raisonnable du monde!

ADELE. Sans doute; il n'est pas méchant, mais l'égoïsme lui rétrécit le cœur, et le rend incapable de goûter les plus nobles et les plus pures affections.

AGATHE. Il a cependant quelque amitié pour nous!



ADÈLE. Oui, autant qu'il en est susceptible, c'est-à-dire bien peu : l'amour de l'or remplit son cœur tout entier, et n'y laisse guère de place pour d'autres sentiments.

AGATHE. Je le plains : quelle différence de ce caractère avec celui de mon digne père !

ADÈLE. Nous sommes gâtées, ma chère fille ; le caractère de ton père forme un contraste avec celui de la plupart des hommes. Tous, il est vrai, n'affichent pas grossièrement leur égoïsme et plusieurs savent le couvrir de prétextes spécieux ; mais enfin, la manière de penser de ton cousin est beaucoup plus commune que celle de ton père.

AGATHE. S'il en est ainsi, je ne me marierai pas aisément, car je ne voudrais qu'un mari qui ressemblât à papa.

ADÈLE. Je le souhaite pour toi, mon enfant, car il m'a rendue jusqu'ici la plus heureuse des femmes ! Mais, je te le répète, de tels caractères sont rares. Mais voici bientôt l'heure où ton père va rentrer ; je vais donner quelques ordres pour le dîner.

### SCÈNE III.

AGATHE, seule, se rapprochant de la fenêtre.

De tels caractères sont rares, dit maman, c'est possible, mais ils ne sont pas introuvables ! Voici, par exemple, un noble cœur, j'en suis sûre. Je l'ai jugé tel depuis cette réunion qui a eu lieu l'hiver dernier chez madame de Saint-Vincent : avec quel courage il prenait la défense des bons principes que quelques jeunes gens osaient attaquer, et en même temps, avec quelle délicatesse il évitait de blesser personnellement ses antagonistes ! Depuis ce temps j'ai pris de lui la meilleure opinion. D'ailleurs, son assiduité au travail, ses attentions pour sa vieille mère, tout parle en sa faveur !.... Mais, folle que je suis, de me préoccuper de quelqu'un qui peut-être ne m'a jamais remarquée, qui ne pensera jamais à moi !... Son art absorbe tout son temps, et sa mère, tout son cœur... Pourtant, il me semble que si je vivais entre eux deux je ne leur serais pas inutile... Je soignerais l'une, j'aiderais l'autre. Ils n'ont pas l'air d'être aisés ; le peu que je leur apporterais serait pour eux le bien-être... Ah ! les hommes sont heureux ! quand on leur convient, ils peuvent prendre l'initiative ; mais une pauvre fille doit enfermer ses pensées dans son cœur, et celui qu'elle aura distingué peut ne s'en douter jamais.... Allons, il faut à tout prix éloigner cette idée !... Mais j'ai beau dire cela, mes regards se portent toujours vers cette fenêtre d'en face. Quelquefois il me semble aussi qu'il jette un regard de ce côté, mais c'est sans doute une illusion ; d'ailleurs il les détourne aussitôt. Allons n'y pensons plus. *(Elle travaille avec application pendant quelque temps.)* Mais, mon Dieu !... qu'arrive-t-il donc ?... Il s'arrache les cheveux, et paraît en proie au plus violent désespoir... Il tient en main un papier ; quelque mauvaise nouvelle sans doute... Il sort précipitamment... le voilà qui traverse la rue... On dirait qu'il vient ici... On sonne... que devenir ?

### SCÈNE IV.

AGATHE, EUGÈNE, les cheveux en désordre et fort agité.

EUGÈNE. Pardonnez-moi, Mademoiselle ; pardon

mille fois de me présenter aussi brusquement devant vous ! mais je venais prier M. le docteur d'aller un moment voir ma pauvre mère qui vient de se trouver mal.

AGATHE, balbutiant. Monsieur... madame votre mère !... Est-il possible... Je vais voir si mon père est rentré... Je vais avertir maman.

### SCÈNE V.

EUGÈNE, seul.

Quelle angélique personne !... Faut-il que ce soit à une telle circonstance que je doive la faveur de la voir de plus près !... Sa belle âme se peint sur sa figure ; à la voir, on ne peut douter qu'elle n'ait aussi toutes les rares vertus qu'on attribue à ses parents. C'est elle dont le regard approbateur me suivait et semblait m'inspirer dans cette discussion où j'eus l'avantage sur de jeunes étourdis !... Faut-il que mon mauvais sort m'interdise à jamais d'élever ma pensée jusqu'à elle !... Oublions ces rêves insensés, et réunissons toutes nos forces pour sortir, s'il se peut, de cette crise et sauver ma mère !...

### SCÈNE VI.

ADÈLE, AGATHE, EUGÈNE.

ADÈLE. Monsieur, je regrette bien d'avoir à vous dire que mon mari n'est pas encore rentré, mais je puis vous promettre qu'aussitôt son retour il s'empresera de se rendre auprès de madame votre mère.

EUGÈNE. Oserai-je vous demander, madame, si vous croyez que M. le docteur tarde beaucoup ?

ADÈLE. Je l'attends à tout instant ; cependant il est possible qu'il soit retenu jusqu'au soir.

EUGÈNE, vivement. Oh ! ce soir, il sera trop tard !

ADÈLE et AGATHE. Vous la croyez donc bien mal ?

EUGÈNE, avec embarras. Non, je veux dire qu'elle sera sans doute mieux.

ADÈLE. Si, comme il faut l'espérer, cette indisposition subite n'est pas une maladie, mes soins pourraient peut-être la soulager. Voulez-vous me permettre, monsieur, de me rendre auprès de madame votre mère ?

EUGÈNE. Madame, que vous êtes bonne !... mais notre intérieur est bien peu digne de vous recevoir...

ADÈLE. Monsieur, c'est toujours un honneur pour moi d'être reçue chez des personnes respectables. *(Elle sort avec Eugène, qui salue profondément Agathe.)*

### SCÈNE VII.

AGATHE, seule

Ah ! pauvre jeune homme !... C'est sans doute la mauvaise nouvelle reçue tout à l'heure qui a bouleversé sa mère ! Que ne puis-je me joindre à maman pour aller lui rendre mes soins !... Mais elle est en bonnes mains... remettons-nous... C'est singulier, voilà cependant un commencement de connaissance... et je ne l'ai pas cherché !... Continuons à nous laisser conduire par la Providence ; elle sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Quittons cette dangereuse fenêtre et cherchons dans le travail une distraction salutaire.



Il n'en manque pas dans cette corbeille : voici d'abord une broderie commencée pour l'église ; si je l'achevais?... Travailler pour l'autel, c'est répandre le parfum de Madeleine aux pieds du Sauveur !... Oui, mais cette communiantte que j'ai promis d'habiller... n'est-ce pas un autel vivant ? D'un autre côté, voici un tricot de laine destiné à un pauvre vieillard... et puis, cette layette pour l'enfant de la voisine... Je n'ai que le choix ! Par quoi commencerai-je ? Décidément, je ferai d'abord la layette ; le petit enfant est celui qui peut le moins attendre. Je redoublerai, d'ailleurs, d'activité pour que le reste soit fait en son temps. *(Elle se met à travailler.)*

#### SCÈNE VIII.

ADELE, AGATHE.

AGATHE, *allant au-devant de sa mère*. Eh bien ! maman, la malade?...  
ADELE. Elle est beaucoup mieux maintenant. La chaleur et la circulation du sang paraissent rétablies. Combien ces personnes m'ont inspiré d'intérêt ! Quel ton parfait, quelle dignité de caractère, unie à un dénuement trop visible ! Comme ils m'ont paru touchés de mes soins ! avec quelle effusion ils m'ont remercié ! Toutefois j'ai craint de les gêner, et je me suis empressée de me retirer aussitôt que j'ai cru ma présence inutile.

AGATHE, *l'embrassant*. O ma bonne mère !... Mais voici papa. *(Elle court au-devant de son père, qu'elle embrasse aussi, et le débarrasse de sa canne et de son chapeau. — Durant les deux dernières scènes on a mis le couvert.)*

#### SCÈNE IX.

FRANVAL, ADELE, AGATHE.

ADELE, *tendrement*. Comme te voilà fatigué !

FRANVAL, *s'essuyant le front*. Je n'en puis plus.

ADELE. N'avoir encore rien pris d'aujourd'hui ! ce n'est pas raisonnable.

FRANVAL. Que veux-tu ? que veux-tu ? le mal des autres était plus pressant que ma faim. Quand je parviens à les soulager, je ne sens plus la fatigue ; mais ce qu'il y a de désolant, c'est d'être tous les jours face à face avec de nouvelles douleurs et de n'y pouvoir souvent apporter qu'un remède incomplet. Alors, je suis mécontent, il me semble que j'ai perdu ma journée.

ADELE. Perdue ! quand tu la sacrifies tout entière à soulager les maux de l'humanité !...

FRANVAL. Il y a des souffrances contre lesquelles le zèle et la science sont impuissants. Aujourd'hui je n'ai réussi à rien.

AGATHE. Père, les hommes peuvent juger d'après le succès, mais Dieu juge les intentions.

FRANVAL. Très-bien, gentil docteur, vous rassurez un peu ma conscience, mais je n'en suis pas moins impressionné par les scènes douloureuses dont j'ai été témoin, et... *(Changeant de ton.)* Personne n'est-il venu me demander ?

ADELE. Si ! Ce jeune peintre, notre voisin, pour que tu ailles voir sa mère.

FRANVAL, *se levant*. Pourquoi ne m'avoir pas dit cela plus tôt ? J'y vais de suite.

ADELE. Un moment, cela ne presse pas ; prends le temps de diner ; la malade va mieux ; je l'ai vue, ce n'était qu'une crise nerveuse et l'on ne l'attend pas avant ce soir.

FRANVAL, *se rasseyant*. J'irai après le diner.

#### SCENE X.

FRANVAL, ADELE, AGATHE, DURCOURT.

FRANVAL. Tu arrives encore à temps pour partager notre diner, prends place à table, Durcourt.

DURCOURT. Non, je te remercie ; je viens uniquement dans ton intérêt, te proposer une affaire fort avantageuse : Un emprunt vient de s'ouvrir pour une entreprise nouvelle ; et comme je suis fort bien avec les principaux agents de la compagnie, je puis disposer d'un grand nombre d'actions. Avant un mois elles auront doublé de valeur ; c'est une excellente spéculation. Je viens donc te proposer d'en prendre quelques-unes ; si tu as des fonds disponibles, tu n'en saurais faire un meilleur emploi.

FRANVAL. Je te remercie : ceci mérite en effet réflexion ; j'ai bien là une dizaine de mille francs que je destinai à la dot de ma fille ; il serait sans doute fort avantageux de la doubler, mais il faut auparavant bien nous assurer si les avantages sont aussi certains que tu l'espères et si cette compagnie est bien solide.

DURCOURT, *ironiquement*. Est-ce que, par hasard, tu deviendrais prudent ? Tu m'étonnes ! Sois tranquille, je sais ce que je fais, et ce n'est pas moi qui voudrais prendre part à une mauvaise affaire et t'y entraîner.

FRANVAL. Je ne doute nullement de tes bienveillantes intentions, mais tu peux être aveuglé par l'appât d'un profit considérable.

DURCOURT. Nous n'avons pas le temps de délibérer ; demain, peut-être, toutes les actions seront prises. Pour moi, j'ai tant de confiance dans le résultat, que je me hâte de réaliser le plus de fonds possible. J'active avec vigueur toutes les réclamations et les poursuites que je puis avoir à exercer. Je ne fais plus quartier à aucun débiteur. J'en ai un qui, s'il ne paie pas aujourd'hui, couchera demain en prison.

FRANVAL. Mon ami, tu ne parles pas sérieusement ? Tu ne gagnerais rien à pousser les choses à cette extrémité. Si cet homme ne te paie pas, c'est sans doute qu'il n'a pas d'argent.

DURCOURT. Oh ! je sais bien qu'il n'en a pas, mais je veux le forcer à en trouver, et c'est pour cela que j'emploie les grands moyens.

FRANVAL. Combien te doit-il ?

DURCOURT. C'était peu de chose dans l'origine ; mais les intérêts composés, les frais de poursuite et de renouvellements, tout cela a fini par faire monter à dix mille francs une dette déjà ancienne.

FRANVAL. Quel vice dans notre législation que ces frais de poursuites, au moyen desquels un malheureux débiteur, pour prix de son impuissance à payer une faible somme, voit en peu de temps doubler, tri-



pler, quadrupler sa dette dans les mains des huissiers!  
DURCOURT. Que veux-tu ? il faut bien que les droits des créanciers soient garantis.

FRANVAL. D'accord ; mais il faudrait s'appliquer à chercher quelque autre moyen qui ne soit pas une difficulté de plus pour le pauvre ! — Et où espères-tu maintenant que ton débiteur trouvera ces dix mille francs ?

DURCOURT. Il faudra bien qu'il les trouve, et il les trouvera. Il a des parents riches qu'il néglige par fierté. Il faudra bien qu'il se décide à leur tendre la main ! Il ne le ferait pas pour lui, mais il le fera pour sa mère, dont il est l'unique soutien et que sa prise de corps laisserait sans ressources ; et eux aussi l'aideront par cette considération.

FRANVAL. Il est l'unique soutien de sa mère, et tu le persécutes ! Malheureux !... Mais tu n'as donc pas d'entrailles ? Mais l'amour de l'or t'a donc tout à fait endurci le cœur ?... Tu mérites que je te renie pour mon parent... Eh bien, je ne le connais pas, ton débiteur, mais je l'estime et je l'aime. Un homme qui a soin de sa mère, et qui, ne voulant rien devoir qu'à son travail, dédaigne de courtiser des parents riches dont il faudrait peut-être acheter les faveurs au prix d'humiliations, cet homme-là est un noble cœur, et je sympathise avec lui sans le connaître. Tu ne le tourmenteras pas plus longtemps ; je t'achète ta créance, voici les dix mille francs.

DURCOURT. Tu plaisantes.

FRANVAL. Je parle très-sérieusement. Cet argent dormait sans emploi immédiat, tu viens m'en proposer un placement avantageux, j'aime mieux le déposer dans le sein du pauvre.

DURCOURT. Tu n'en seras peut-être jamais remboursé.

FRANVAL. Dieu m'en tiendra compte.

DURCOURT. Tu devrais au moins consulter ta femme.

ADELE. Nous n'avons pas deux avis.

DURCOURT. Votre fille peut en être la victime.

AGATHE. Je m'associe de tout mon cœur à la noble inspiration de mon père.

DURCOURT. Vous êtes de singulières gens !... Je vous ai fait toutes les observations que me dictait ma conscience ; vous le voulez, j'accepte.

FRANVAL. Voici tes dix mille francs.

DURCOURT. Je vous transmets tous mes droits : voici le dossier de M. Eugène Belmont.

AGATHE. Ah ! papa !... c'est le voisin d'en face !

ADELE. Ce jeune peintre ?... Cette mère respectable que j'ai été voir aujourd'hui ?... Je me doutais bien qu'ils avaient quelque grand tourment !

FRANVAL, à Durcourt, en lui présentant le dossier. Va tout de suite leur rendre la tranquillité et remets-leur toi-même toutes ces pièces, je me contenterai d'un simple reçu.

DURCOURT, à part. Quel imbécile !... (Haut.) J'irai demain matin, il faut que j'aille d'abord acheter mes actions.

FRANVAL, se fâchant. Et moi, j'exige que tu te rendes d'abord chez ce jeune homme ! Il n'est pas indifférent de faire passer aux malheureux une mauvaise nuit de plus ou de moins.

DURCOURT. Eh bien ! je te donne ma parole d'y aller ce soir ; mais il faut que je passe avant tout au bureau de la compagnie, où je crains d'arriver trop tard.

## SCÈNE XI.

FRANVAL, ADELE, AGATHE.

AGATHE, jetant ses bras autour du cou de son père. Oh ! papa, que je vous aime pour ce que vous venez de faire !

FRANVAL. Ma chère enfant, j'ai besoin de t'en demander pardon ; car cette somme peut me manquer, le jour où il s'agira de t'établir.

AGATHE. Oh ! mon établissement n'est pas pressé ; où serais-je mieux qu'avec vous ?

FRANVAL. Ne m'avez-vous pas dit que ces braves gens attendaient ma visite ?

ADELE. Oui.

FRANVAL. Alors, j'y vais à l'instant, avant qu'ils soient instruits de l'affaire, et qu'ils croient m'avoir obligation.

## SCÈNE XII.

ADELE, AGATHE.

ADELE. Mon enfant, tu me parais prendre un bien vif intérêt à cette famille.

AGATHE. Je ne m'en cache pas, maman ; papa et vous, l'éprouvez bien.

ADELE. De notre part cela a moins d'inconvénient ; mais toi, prends garde de laisser compromettre la paix de ton cœur.

AGATHE. Ah ! maman !... Je ne puis m'empêcher de penser que ce jeune homme vaut mieux que beaucoup d'autres.

ADELE. Et par conséquent te conviendrait beaucoup n'est-ce pas ?... Mais qui te dit que ses sentiments répondraient aux tiens ? Et quand cela serait, combien d'obstacles peuvent s'opposer à ce que vous soyez jamais rien l'un pour l'autre !

AGATHE. Maman, je me dis précisément les mêmes choses ; mais cela n'empêche pas que je ne sois contente de ce que papa ait pu lui être utile.

## SCÈNE XIII.

FRANVAL, ADELE, AGATHE.

FRANVAL. Eh bien ! le secours est arrivé trop tard !

ADELE et AGATHE. Comment, trop tard ?

FRANVAL. Hélas ! oui... Ce malheureux jeune homme, sachant sa liberté compromise, est parti avec sa mère, sans faire connaître la direction qu'ils ont prise ; abandonnant tout ce qu'ils possédaient, et laissant entre les mains de leur portière un mot d'écrit pour être communiqué aux personnes qui viendraient les demander. Voici à peu près la teneur de cet écrit :

« Un honnête homme ne peut abandonner à ses » créanciers ce qu'il possède. Je ne dois pas » ser aliéner ma liberté, dans l'intérêt de ma mère, » envers qui ma dette est, de toutes, la plus sacrée, et » dans l'intérêt de mon créancier lui-même, dont mon » travail est le seul gage. Je passe en pays étranger, » et je ne reviendrai que lorsque je serai à même de » m'acquitter intégralement. J'ose espérer que ces » motifs excuseront ma fuite précipitée, aux yeux des » personnes dont l'estime m'est précieuse. »

AGATHE, baissant la tête avec accablement. Ah !

ADELE. Que t'avais-je dit, malheureuse enfant !

FRANVAL. Bien que mon sacrifice se trouve avoir été



inutile, excepté pour ce coquin de Durcourt, qui en a seul profité, je ne dois pas regretter de l'avoir fait. Il faut opérer le bien en vue de Dieu, surtout; c'est à lui seul que j'en offre l'hommage!

## Acte deuxième.

### SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, seule, et dans une attitude de tristesse et de découragement.

Trois ans passés!... et pas le moindre signe d'existence!... Mais en admettant la plus complète indifférence pour moi, indifférence à laquelle je n'avais que trop sujet de m'attendre, comment n'a-t-il jamais senti le besoin de faire savoir de ses nouvelles à des personnes qui lui ont marqué de l'intérêt, comme papa et maman?... Je suis injuste; il ignore ce que mon père a fait pour lui... Il l'ignorera toujours... Il est parti sans savoir qu'à deux pas de lui des cœurs battaient à l'unisson du sien. Si du moins il était heureux!... Mais il n'y a que trop sujet de craindre le contraire! (Elle laisse retomber sa tête dans ses mains.)

### SCÈNE II.

ADELE, AGATHE.

ADELE. Je te verrai donc toujours en proie à la mélancolie; mes justes craintes ne se sont que trop réalisées! Il est cependant déraisonnable, ma fille, de s'affliger ainsi sur une simple imagination, car ta douleur n'a pas d'autre fondement. Tu ne dois rien à qui ne te fut jamais rien; songe plutôt à former une chaîne solide: déjà se sont présentés pour toi plusieurs partis auxquels tu n'avais aucune objection raisonnable à faire.

AGATHE. Aucune, maman, si ce n'est la comparaison d'une âme d'élite avec des âmes vulgaires.

ADELE. Mais si cette âme d'élite est introuvable, ou tout à fait hors de notre portée, faut-il renoncer à tout avenir et se vouer à l'isolement pour le reste de la vie?

AGATHE. De l'isolement! auprès de vous?

ADELE. Mon enfant, nous ne vivrons pas toujours.

AGATHE. Oh! ne parlez pas ainsi, et ne m'ôtez pas le bonheur qui me reste; vivez longtemps et laissez-moi vivre avec vous!

ADELE. Ne nous fais donc pas mourir de chagrin à la vue de ta déraisonnable tristesse.

AGATHE. Je tâcherai de la surmonter.

### SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, FRANVAL.

FRANVAL. Ma chère femme, ma chère fille, vous me voyez profondément affligé!

TOUTES DEUX À LA FOIS. Qu'est-ce donc?

FRANVAL. Rassemblez tout votre courage.

ADELE. M'en as-tu jamais vu manquer?

FRANVAL. Le peu qui nous reste est menacé.

AGATHE, souriant. N'est-ce que cela?

ADELE. N'y a-t-il aucun moyen de conjurer l'orage?

FRANVAL. Il n'y aurait qu'un emprunt, et Durcourt pourrait peut-être me tirer d'affaire.

ADELE. Le voici fort à propos.

### SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, DURCOURT.

FRANVAL. Mon ami, j'allais te trouver.

DURCOURT. Que puis-je pour ton service?

FRANVAL. Il y a quelques semaines, un de mes amis se trouvait dans une très-fâcheuse position; ses affaires cependant étaient loin d'être désespérées; un secours venant à propos suffisait pour les rétablir; il n'avait d'espoir qu'en moi: n'ayant pas d'argent, j'engageai ma signature et je lui en fis trouver. C'était un homme d'honneur, qui méritait sous tous les rapports ma confiance et qui aurait rempli ses engagements si la mort ne l'avait surpris. Maintenant tout retombe sur moi et je me vois dans un cruel embarras...

DURCOURT. C'est bien fait!... Je ne vous plains pas... Mais je plains votre femme et votre fille, à qui vous avez joué là un bien mauvais tour.

ADELE. Il ne s'agit pas d'examiner s'il a bien ou mal agi, mais de le tirer, s'il se peut, de cette difficulté.

DURCOURT. Franchement, je le voudrais de bon cœur, et je ferais pour vous ce que je ne ferais pour personne, quoique ce soit bien risquer que de prêter à un pareil imprudent; mais il faut que vous sachiez que j'ai moi-même les inquiétudes les plus graves, et que la compagnie où j'ai engagé la majeure partie de mes capitaux dans l'espoir de doubler ma fortune, branle un peu dans le manche. Je suis peut-être à la veille de me trouver dans une position semblable à la vôtre.

FRANVAL. S'il en est ainsi, mon cher, je te plains, car tu seras plus malheureux que nous. D'ailleurs, tu n'auras pas la douce consolation d'avoir sacrifié ta fortune à soulager tes semblables.

DURCOURT. Cela se peut, mais je ne suis comptable de mes actions qu'envers moi-même, et je n'ai pas de famille à mettre dans l'embarras.

FRANVAL. Il est vrai que c'est un remords cuisant pour moi. Ma chère femme, ma chère fille, pourrez-vous me pardonner?

ADELE et AGATHE, l'embrassant. Nous sommes tes complices.

FRANVAL. J'aurais dû m'occuper davantage de vos intérêts.

ADELE. Nous t'en tenons quitte.

FRANVAL. Savez-vous que nos biens vont être saisis, que cette maison va être vendue?

AGATHE. Nous louerons un petit appartement.

FRANVAL. Le produit de ma clientèle sera peut-être insuffisant pour nos besoins.

AGATHE. Vous m'avez donné quelques talents, ils ne seront plus inutiles, je travaillerai pour vous.

ADELE. Je ferai le ménage.

AGATHE. Nous travaillerons ensemble. Oh! je ne serai plus triste.

ADELE. Oui, ce sera une diversion.

FRANVAL, les serrant dans ses bras. Nous verrons donc encore de beaux jours.



DURCOURT. Morbleu, on dirait que vous êtes tous contents!

FRANVAL, *les larmes aux yeux*. Oh ! tu ne connais pas le vrai bonheur ; si tu avais une famille comme la mienne, tu y trouverais au moins une consolation.

DURCOURT. Oui, et une charge aussi, tandis que seul je me tirerai toujours mieux d'affaire. Mais je vous quitte, car je ne suis pas tranquille ; il circule des bruits inquiétants pour moi, et je vais m'assurer jusqu'à quel point ils sont fondés.

#### SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* DURCOURT

FRANVAL. Il est dur d'être expulsé d'une maison où l'on a été si heureux ; mais je ne me laisserai pas vaincre en courage par vous, mes bonnes amies.

AGATHE. Nous serons heureux partout.

ADELE. Partout où nous conserverons cette union de cœur et d'esprit ; la mauvaise fortune peut nous imposer des privations, mais non altérer notre bonheur.

FRANVAL. Que vous me faites de bien !... Mais cette enfant, comment à présent la marier ?

AGATHE. Je n'ai aucun goût pour le mariage, et...  
(*Elle s'arrête court en voyant entrer Eugène.*)

#### SCÈNE VI.

FRANVAL, ADELE, AGATHE, EUGENE.

EUGENE, *après avoir salué ces dames, s'avançant vers Franval*. Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir attendu jusqu'aujourd'hui à venir vous exprimer mes tardives actions de grâces pour l'immense service que vous m'avez rendu il y a trois ans ; mais je n'ai pu en avoir connaissance que depuis une heure.

FRANVAL, *avec un geste de surprise*. Je serais trop heureux, monsieur, d'avoir eu le plaisir de vous être utile ; mais excusez-moi si je ne me rappelle pas en quelle circonstance j'ai pu avoir ce bonheur.

EUGENE. Vous répandez tant de bienfaits, monsieur, que vous n'en conservez pas la mémoire. Peut-être, cependant, madame n'aura-t-elle pas tout à fait oublié les pauvres voisins qu'elle est venue visiter avec tant de bienveillance.

ADELE. Monsieur, je me rappelle parfaitement votre respectable mère, et le vif intérêt que vous m'avez tous deux inspiré.

EUGENE. Ce jour-là, nous étions dans une position affreuse ; je venais de recevoir un commandement de saisie et de contrainte par corps ; je ne pouvais m'y soustraire que par la fuite. L'impitoyable créancier voulait me forcer à m'adresser à des parents auxquels je ne devais pas avoir recours en cette circonstance. Ma mère était du même avis ; mais l'émotion qu'elle venait d'éprouver trahit un moment les forces de son âme. Grâce aux soins de madame, cette indisposition n'a été que momentanée, et nous nous hâtâmes de nous éloigner, en laissant toutefois un mot d'écrit qui a dû, monsieur, expliquer à vos yeux cette brusque disparition.

FRANVAL. Je suis au courant, maintenant.

EUGENE. J'étais loin de me douter que vous aviez au même moment la générosité, toute gratuite, de vous

substituer à mon créancier, et que je n'avais plus rien à craindre. Je me rendis en Russie, où, avec la protection d'un seigneur, ami des arts, j'obtins quelques travaux ; à force d'économie et de privations, je me suis mis à même de venir enfin solder ma dette : j'arrive, j'accours chez l'huissier qui avait été chargé d'exécuter ma condamnation, et j'apprends seulement à l'instant votre acte généreux et la reconnaissance que je vous dois depuis si longtemps.

FRANVAL. N'en parlons plus ; j'ai seulement regretté d'être arrivé trop tard pour éviter votre expatriation et vous rendre le calme.

EUGENE. Permettez-moi, maintenant, de vous restituer cette somme dont je vous ai si involontairement privé ; mais ne pensez pas que je me croie jamais quitte envers vous : je me considérerai toute ma vie comme votre débiteur profondément reconnaissant.

FRANVAL, *lui serrant la main*. Je ne veux voir en vous qu'un ami.

EUGENE. Vous me rendez trop heureux ! Ce titre a été bien des fois l'objet de mon envie et de mon ambition, mais je n'étais pas dans une position à oser y prétendre.

FRANVAL, *souriant*. Voyez-vous, nous étions déjà de vieux amis avant de nous être jamais vus. Je crois que nous sommes destinés à le devenir encore davantage.

EUGENE. Il me reste un remords. L'huissier, en me racontant toutes les circonstances de votre généreux procédé à mon égard, détails qu'il tenait de votre parent, monsieur Durcourt, me fit connaître que ce sacrifice était d'autant plus méritoire que cette somme devait avoir une autre destination et servir à la dot de mademoiselle votre fille, de sorte que je me trouve ainsi avoir été peut-être un obstacle à son bonheur.

ADELE. N'ayez aucun regret, ma fille n'a pas manqué pour cela de partis avantageux et désintéressés ; mais elle a jusqu'ici témoigné ne pas vouloir se marier.

EUGENE. Et cette résolution... est-elle absolument sans appel ?

ADELE. Je n'oserais pas en jurer.

#### SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, UN HUISSIER.

L'HUISSIER. Monsieur Franval ?

FRANVAL, *s'avançant*. C'est moi.

L'HUISSIER. De par la loi et à la requête du sieur Gripart, vous êtes sommé de vous acquitter immédiatement de l'obligation de vingt mille francs que vous avez souscrite solidairement avec le sieur Duchemin, décédé en état d'insolvabilité ; faute de quoi nous sommes autorisé, par jugement du tribunal, à procéder à la saisie de tous vos biens, meubles et immeubles.

FRANVAL, *à Eugène*. Vous le voyez, je suis aujourd'hui dans une position analogue à celle où vous étiez il y a trois ans, et vos dix mille francs vont m'aider à sortir d'un affreux embarras. (*À l'huissier.*) Votre mandataire serait-il disposé à m'accorder du temps, moyennant un à-compte de moitié et un renouvellement à terme pour le reste ?



L'HUISSIER. C'est possible, voyez mon client ; pour moi, cela ne me regarde pas, j'ai seulement ordre de procéder à la saisie. (Il s'approprie à inventorier le mobilier.)

EUGÈNE, l'arrêtant. Un moment, s'il vous plaît. (A Franval, qui cherche à le retenir.) Laissez-moi, de grâce ; j'ai bien le droit de faire pour vous ce que vous avez fait pour moi. (A l'huissier.) Voici le solde de ce qui vous est dû ; retirez-vous. (L'huissier se retire en saluant profondément.)

### SCÈNE VIII.

FRANVAL, ADELE, AGATHE, EUGÈNE.

EUGÈNE. Permettez, mes dignes amis ; je n'avais pas fini les explications que je voulais vous donner quand nous avons été interrompus : ma position s'étant améliorée, je n'ai plus eu de répugnance à cultiver des relations avec des parents riches, qui sans cela auraient pu suspecter mes motifs. L'un d'eux, grand amateur de peinture, s'est tellement épris de mon faible talent, qu'il m'a envoyé un don considérable pour prix d'un tableau que j'ai eu occasion de lui offrir ; et voulant réparer ce qu'il appelle l'injustice du sort à mon égard, il me presse de venir m'établir en France avec ma mère, son intention étant de nous instituer ses légataires universels.

FRANVAL. Que vous méritez bien ses bontés, et avec quelle effusion je joins mes félicitations aux vifs remerciements que je vous dois !

ADELE et AGATHE. Nous y joignons les nôtres. Comment jamais reconnaître ce que vous faites pour nous aujourd'hui ?

EUGÈNE. Je ne fais qu'accomplir un trop juste devoir, et j'en suis bien heureux. D'ailleurs, vous m'avez donné les droits d'un ami, et je suis fier de les exercer.

FRANVAL, lui tendant encore la main. Je ne puis que vous réitérer l'expression de cette amitié !

ADELE. Et moi, de la mienne !

EUGÈNE. Vous me comblez ; et cependant il me reste encore un vœu à former. Le bonheur rend d'autant plus exigeant... Pourriez-vous encore me permettre de tenter d'obtenir une part de la bienveillance de mademoiselle ?

ADELE, souriant. Oui, essayez.

FRANVAL. Je vous donne toute latitude.

EUGÈNE. Quoi ?... vous consentiriez?... Je pourrais espérer !... Que dois-je penser, mademoiselle ?...

ADELE. Agathe, c'est à toi de répondre.

AGATHE. Monsieur !... comme j'aimerais madame votre mère !

### SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, DURCOURT.

DURCOURT, avec des gestes de désespoir. Oh ! mes amis, je suis un homme perdu, un homme ruiné !... Jamais, jamais, je ne pourrai m'en relever.

FRANVAL. Qu'entends-je ! c'était donc vrai, la compagnie... ?

DURCOURT. A fait banqueroute, banqueroute complète ; on ne sauvera presque rien.

FRANVAL. Est-ce que tu avais là toute ta fortune ?

DURCOURT. A peu près. Je n'ai plus que l'hôpital en perspective. J'en mourrai... Je suis frappé au cœur.

FRANVAL. J'aime à croire que tu exagères un peu le mal ; mais quand tu aurais réellement tout perdu, avant de te livrer au désespoir, considère que tu as des amis, prêts à partager leur pain avec toi.

DURCOURT. Des amis !... Est-ce qu'on a des amis quand on est pauvre ?... Ceux avec lesquels j'étais dans les meilleures relations sont les premiers à me persécuter.

FRANVAL. Ceux-là n'étaient que les amis de ton argent ; mais tu en as ici de meilleurs, il ne faut pas les méconnaître.

EUGÈNE, s'avançant. Monsieur Durcourt, voulez-vous bien me compter de ce nombre ?

DURCOURT, reculant. Vous ici !... Vous mon ami !... Vous raillez.

EUGÈNE. Il est vrai que vous ne m'avez pas trop traité comme tel ; mais c'est une vieille histoire, et vous m'avez rendu plus service que vous ne pensiez, car vous m'avez valu la première preuve de bienveillance que j'aie reçue de la famille que j'estime le plus sur la terre.

DURCOURT. Ah ! oui ; quand il a follement livré la dot de sa fille pour vous libérer envers moi. Aurait-il mieux fait de la garder : ces dix mille francs-là seraient aujourd'hui engloutis avec deux cent mille autres.

FRANVAL. Tu vois que mon placement a été plus sûr que le tien : j'y gagne, outre le capital et les intérêts, un ami et un gendre selon mon cœur.

DURCOURT. Oui ; mais toutes les bonnes œuvres n'ont pas un si heureux résultat : témoin ce monsieur qui est mort en oubliant de te payer.

ADELE. Franval en recevra les arrérages dans le ciel : QUI DONNE AUX PAUVRES PRÊTE A DIEU !

JEANNE DE GAULLE.

## Énigme Historique.

Quelle est la jeune femme, notre contemporaine, qui, descendant d'une des plus illustres races de l'Angleterre, alliée aux plus grandes familles de l'Italie et à celle des Bonaparte, portant le même nom

qu'une beauté célèbre, mourut à la fleur de l'âge, en emportant le titre de *sainte*, que la reconnaissance publique lui avait décerné ?

## LES TISONS

Puisque des vents du Nord la cohorte incivile,  
Sortant de ses froides prisons,  
Vient encore infester la campagne et la ville,  
Cherchons en nos foyers, contre eux, un sûr asile,  
Et revenons à nos tisons.

Chers tisons, on a tort de vous quitter sans peine,  
Aux premières lueurs de la belle saison :  
Un rayon de soleil échappé dans la plaine  
Fait à tous vos clients désertir la maison ;  
Chacun vous abandonne, on sort, on se promène,  
On foule l'herbe et le gazon ;  
Ce n'est que le froid seul qui vers vous nous ramène,  
Ce devrait être la raison.

Je reconnais que rien n'égale  
Le vif éclat de ces couleurs  
Que sur l'émail brillant des fleurs  
Un printemps naissant nous étale.  
L'âme s'épanouit au tendre et doux effort  
Que, pour rendre aux forêts leur première verdure,  
Fait à chaque instant la nature :  
Tout germe par ses soins, tout repousse, tout sort.  
Mais, il faut l'avouer, ce riche éclat m'alarme ;  
Il enivre nos sens, il flatte notre orgueil,  
Et comme j'en connais le charme,  
J'en connais aussi tout l'écueil.

Bientôt l'esprit s'éveille et l'homme se dissipe...  
Adieu, sages réflexions !  
Le cœur s'échappe et s'émancipe,  
Entraîné par ses passions ;  
Il suit, esclave volontaire,  
Un penchant longtemps combattu...  
Tisons, que vous aurez à faire,  
Pour rendre l'homme à la vertu !

Travaillez-y, c'est votre ouvrage ;  
Employez ces moyens insinuants et doux  
Que, selon les sujets, les esprits et les goûts,  
Quand et comme il vous plait, vous mettez en usage.  
Que j'entends bien votre langage !  
Que j'y remarque de douceur !  
Et que vous savez bien vous ouvrir un passage  
Jusque dans le fond de mon cœur !  
Par d'utiles leçons que j'écoute et que j'aime,  
Vous me ramenez à moi-même.  
On badine avec vous, et, tout en badinant,  
La vérité se fait entendre ;  
Vous blâmez ma conduite, et, loin de la défendre,  
Je la condamne incontinent.  
Que quelqu'autre censeur eût osé me reprendre,  
Pour m'excuser, peut-être aurais-je fait effort ;  
Mais sans peine, avec vous, je conviens que j'ai tort.

DU CERCEAU.

(XVIII<sup>e</sup> siècle.)



# LE PROGRÈS MUSICAL.

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL.

N° 1.

Nous ne saurions trop recommander aux abonnées de nous désigner, dans chacune de leurs demandes, les noms des auteurs dont elles désirent les ouvrages, aussi bien pour la musique de nos catalogues, que pour toute celle que nous livrons avec 66 pour cent de remise, c'est-à-dire au tiers du prix marqué.

A cause du 1<sup>er</sup> janvier 1857, époque à laquelle nous composons un catalogue nouveau, il nous sera impossible de donner ce mois-ci des explications détaillées sur chacune des œuvres qui y sont contenues. Mais la principale partie de notre prochaine Revue sera consacrée à l'explication de ces nouvelles productions, afin que nos lectrices puissent avoir une idée générale du mérite et du ca-

ractère de chaque morceau avant de nous en adresser la demande.

Cependant, nous dirons déjà que c'est à MM. les éditeurs LEDUC, PATÉ, BONOLDI, PETIT, etc., que nous devons d'avoir pu enrichir notre catalogue du premier de l'an d'un choix aussi varié de jolis morceaux de piano, de danse et de chant : nocturnes élégants, mélodies sans paroles, barcaroles, duos pour piano et violon, morceaux à quatre mains, quadrilles nouveaux, polkas, valse, varsovianes, schottichs, mazurkas, redowas, romances et chansonnettes parfaitement choisies dont on trouvera tous les titres et les noms des auteurs à la page de notre journal qui contient la liste de ces œuvres remarquables, auxquelles nous prédisons un long et brillant succès.

## ÉDUCATION MUSICALE.

### MADemoiselle SONTAG.

C'est une singulière et triste position que celle d'une actrice, fût-elle arrivée par sa beauté, sa grâce et son talent, au plus haut degré de la faveur publique. La rampe de feu devant laquelle elle exhale les pathétiques accents qui enthousiasment la foule, sépare pour elle le monde idéal du monde réel. Elle peut tout obtenir en restant dans son empire, assise sur son trône d'ivoire et d'or; fleurs, couronnes, poèmes, sonnets, hommages de toutes sortes, en toutes langues, de toute forme. Mais qu'elle essaie de franchir la limite de son domaine de toiles peintes, qu'elle se présente dans un salon, ce n'est plus l'actrice céleste, c'est la femme que l'on reçoit. Le masque est tombé, l'illusion s'envole; aussi, quelle réserve insultante, quelle politesse glacée établissent aussitôt une ligne de démarcation entre l'artiste et les grandes dames qui le soir même effeuillaient leurs bouquets sous ses pas! Ceci est une leçon sévère pour les jeunes filles qui parfois se sont logé dans la cervelle certains rêves de gloire, dont elles ne devinaient pas les amères conséquences.

Il faut pourtant admettre de rares exceptions; le public a vu quelques artistes célèbres passer successivement de la scène au salon et du salon à la scène. Mais le nombre en est si restreint, qu'il ne fait que justifier notre opinion à cet égard. Nous citerons, parmi ces exceptions, mademoiselle Sontag, dont la conduite éminemment morale était, bien avant l'époque de son mariage, l'objet des remarques les plus avantageuses, et qui dut plus tard, à son titre d'ambassadrice, un accueil qu'aucune autre n'eut pu obtenir, même en ne s'écartant jamais des routes de la convenance et du devoir.

Henriette Sontag est née à Coblenz, le 3 janvier

1803, d'une honnête famille d'artistes, de fortune médiocre. Sa vocation musicale ne fut pas longue à se développer; dès l'âge le plus tendre elle commença à gazouiller harmonieusement, de sorte que son berceau était comme un nid où les pleurs et les vagissements de l'enfance étaient remplacés par des gammes et des vocalises naturelles. A sept ans, elle faisait déjà l'admiration de toute la ville; les voisins, les amis de la maison, auxquels se joignaient la noblesse et les autorités, se réunissaient pour l'admirer; elle était charmante à voir, délicate à entendre. Jolie tête rose et blanche, sous de beaux cheveux blonds, voix nette, claire et perlée; comme elle était toute petite, on la posait sur une table, et c'était un gracieux spectacle de voir cette belle enfant chanter ainsi joyeusement, sans effort, et presque sans la conscience de ce qu'elle faisait.

Un voyageur qui, plus tard, l'admira dans tout l'éclat de sa gloire et de ses triomphes, se rappelle lui avoir entendu chanter de la sorte le grand air de *la Flûte enchantée*, de Mozart, « *Reine de la nuit*, » les bras pendants, le regard distrait, et suivant sur la fenêtre une mouche qui bourdonnait, un papillon qui voltigeait sur les fleurs.

Ses parents ne commirent pas la faute commune aux familles à qui le ciel accorde un enfant doué de talents extraordinaires; ils n'abusèrent pas des forces du petit prodige et ne la fatiguèrent pas prématurément, renonçant au parti qu'ils en auraient pu tirer de suite, car déjà les directeurs des théâtres d'Allemagne se disputaient la jeune Henriette Sontag. A l'âge de onze ans, elle joua à Darmstadt un rôle écrit pour elle, *la Petite fille du Danube*; mais ses parents, bien inspirés, ne voulurent pas qu'elle s'épuisât par l'exécution, et perdit ainsi un temps précieux pour l'étude. Elle entra au Conservatoire de



Prague, où son application, secondant ses merveilleuses dispositions naturelles, lui fit remporter tous les prix.

A quatorze ans, par une de ces occasions qui ne manquent jamais aux intelligences prédestinées, elle révéla un talent déjà formé et sauva la fortune du directeur du Grand-Opéra de Prague. La prima donna étant tombée malade, soit réellement, soit par un de ces caprices auxquels les organisations lyriques sont extrêmement sujettes, l'avenir de la saison était compromis, l'impressario ruiné. Mademoiselle Sontag joua, à la place de l'actrice en vogue, le rôle de la princesse dans *Jean de Paris*. On peut dire qu'elle le joua tout à fait à la manière antique, exhaussée sur un cothurne comme celui des tragédiens grecs ou romains. Pour lui donner la taille du personnage, on lui fit porter des talons de quatre pouces de haut; mais pour la voix et la perfection de la méthode, il n'y eut pas besoin d'artifice. Si petite qu'elle fût, la jeune artiste atteignit les régions les plus hautes de l'art du chant, au propre comme au figuré. Elle remplit ensuite le rôle de Sargines dans l'opéra de Paër, et avec non moins de succès.

Après ces deux créations, sa renommée grandit tellement, qu'à la saison suivante elle fut appelée à l'Opéra allemand de Vienne.

En ce temps, le célèbre impressario Barbaja, ce Monte-Christo du théâtre, dirigeait l'Opéra-Italien de Naples, où il amassait une fortune royale, due autant à son bonheur qu'à son habileté. Tout réussissait à cet excentrique personnage; ses bizarreries le servaient et augmentaient sa réputation. Il tenait prisonnier l'auteur d'*Otello* dans sa magnifique villa du Pausilippe; ne le relâchant que sur la délivrance d'un certain nombre de feuillets de musique, malicieusement recopiés par le paresseux compositeur, qui ne se sentait de verve qu'à la veille de la première représentation. Jamais directeur ne naquit sous une conjonction de talents plus favorable et plus rare, dans le ciel de l'art: non-seulement il

avait à sa disposition Catalani, Pasta, Malibran, Garcia, Donzelli, Rubini, Lablache, mais aussi tous les chefs-d'œuvre de Paër, de Winter, de Paësiello, de Cimarosa, de Mozart, qui étaient encore dans toute la fleur de leur nouveauté. C'était aussi l'âge d'or de Rossini; son talent, qui naissait, jetait les perles à profusion. Certes, la jeunesse de l'âge a des grâces irrésistibles; mais il y a cependant au monde quelque chose de plus séduisant encore, c'est la jeunesse du génie.

On avait alors la conviction que le Midi seul pouvait produire une grande cantatrice pour la scène italienne; on croyait que ces gosiers d'or ne pouvaient respirer que l'air bleu et parfumé de Naples, de Rome ou de Florence. Et il semblait ridicule de penser que ces paroles douces comme le miel, que ces mélodies ailées et diaprées, pussent voltiger sur des lèvres durcies par les affreux croassements des idiomes du nord. Cependant Barbaja, qui vint à Vienne en 1824, fut captivé par mademoiselle Sontag. Malgré ses préjugés nationaux, il se convainquit que la jeune cantatrice, quoique née à Coblenz, au bord du Rhin, avait la voix aussi flexible, aussi agile que si elle eût vu le jour à Sorrente, au bord de la Méditerranée, et il voulut sur-le-champ l'engager pour Naples. Une Prussienne engagée à Naples, la ville de Cimarosa! c'était une chose inouïe! Mais, quelque brillantes que fussent les propositions de Barbaja, les parents de mademoiselle Henriette Sontag les refusèrent avec une obstination polie; ils craignaient que les théâtres d'Italie n'offrissent à leur fille des exemples dangereux, et certes, on ne peut pas dire qu'ils eussent tort.

A la fin, une concession fut faite aux désirs réitérés de l'impressario; Henriette Sontag débuta à l'Opéra-Italien, non de Naples, mais de Vienne. Ce fut là qu'elle joua, pour la première fois, avec Lablache et Rubini, ces deux célébrités du chant, qu'elle devait retrouver plus tard à Paris.

MARIE LASSAVEUR.

(La suite au prochain numéro.)

## Revue Musicale.

La rentrée de Mario dans le *Barbier de Séville* a été un véritable triomphe pour le ténor italien, et une véritable fête pour les habitués de la salle Ventadour. Le public craignait que le voyage que l'éminent chanteur vient d'accomplir dans les déserts du Nouveau-Monde n'eût fait perdre à sa voix un peu de cet éclat, de cette puissance, de cette verve que nous avons si souvent admirées, et dont les artistes fatigués de longues pérégrinations ne nous rapportent souvent que de faibles échos. Mais tout au contraire Mario nous est revenu avec un organe plus ferme encore et plus charmant qu'au moment de son départ. Les brises embaumées de l'Amérique semblent avoir velouté son timbre, et communiqué à son jeu une allure franche, délibérée, énergique, que nous ne lui connaissions pas encore. Aussi le succès du chanteur a-t-il été complet, car la salle entière battait encore des mains longtemps après le trio final.

C'est une bonne et charmante fille que Rosine sous les traits de M<sup>lle</sup> Alboni, quoique dans ce regard sérieux et dans cette bouche un peu froide, on ne dût pas s'attendre à trouver la ruse et la malice qui constituent l'originalité du rôle. La cantatrice a si admirablement chanté; les cascades de notes joyeuses échappées de son gosier ont été si ravissantes, si pures et si nombreuses à la fois, qu'on eût

dit un essaim de rossignols prenant leur volée vers le ciel. A travers les délicates broderies de la cantatrice, on ne cesse de sentir le dessin mélodique le plus correct, et, si M<sup>lle</sup> Alboni pouvait s'approprier un peu de la nature nerveuse et pathétique de M<sup>me</sup> Malibran, elle serait très-positivement la première chanteuse du monde.

Le rôle de ténor de *la Favorite*, confié à tant d'artistes successifs, vient d'être interprété par M<sup>me</sup> Borghi-Mamo, d'une façon qui a fait valoir le bel organe et les facultés dramatiques de la cantatrice. Nous voyons avec plaisir le chef-d'œuvre de Donizetti reprendre le rang qu'il doit occuper dans le répertoire. Espérons qu'il en sera de même de la *Lucie de Lammermoor*, et que, dans un terme rapproché, nous ne verrons plus ces magnifiques partitions livrées à des artistes secondaires et descendues à l'infime rôle de lever de rideau.

C'est un charmant titre que celui qu'on vient de donner à l'opéra de MM. Saint-Georges et Billea, représenté tout récemment sur notre première scène lyrique, *la Rose de Florence*. Que de fraîcheur, de grâce et de parfums, on s'attend à voir et à respirer dans cette atmosphère de fleurs! Malheureusement le libretto ne possède pas toute la poésie que promettait le titre, et, sans le talent souple et gracieux du compositeur, cette production nouvelle fût



restée dans les limbes de la médiocrité. La partition de M. Biletta a relevé le poème d'une chute presque certaine. Elle est d'une mélodie élégante et facile, et, s'il y manque l'originalité qui complète le talent véritable, il faut peut-être l'attribuer plus à l'exiguïté des idées dans la pièce qu'au manque d'imagination du compositeur musicien. Nous citerons, au premier acte, le début et la coda de l'ouverture; un ensemble du chœur et des voix principales avec accompagnement de cloches; le cantabile du prince de Salina : « *Chambre discrète et soignée*, » et enfin une prière de jeune fille, suivie d'un tremolo en sourdine d'un excellent effet.

La canzonetta du deuxième acte : « *Assise au bord du lac tranquille*, » dite avec beaucoup de grâce et de chaleur par M<sup>lle</sup> Moreau-Sainti a obtenu de légitimes applaudissements. Plusieurs passages d'un duo entre Teobaldo et la Rose de Florence méritent d'être remarqués. L'air du majordome : « *Pages, demoiselles*, » avec ses roulements de grosse caisse et ses sifflements de piccolo, a généralement fait plaisir. Enfin la cavatine : « *Cette fraîche rose c'est toi*, » qui semble être le motif favori de l'opéra, est traitée avec beaucoup d'entrain, de verve et de correction. Roger a composé avec une habileté pleine de naturel et de sentiment la physionomie de Teobaldo. M<sup>lle</sup> Moreau-Sainti a tenu les promesses de son début. Les costumes et les décors étaient splendides.

Le théâtre de l'Opéra-Comique vient de nous donner un nouvel opéra en deux actes, de MM. de Saint-Georges et Clapisson, intitulé *le Sylphe*. La pièce est attachante et d'une allure vive et spirituelle. La musique est adaptée au libretto avec infiniment de tact et de bonheur; les morceaux chan-

tés par M<sup>me</sup> Caroline Duprez au premier acte, ainsi que le trio dans lequel ils sont encadrés, ont immédiatement captivé l'auditoire. Le terzetto sans accompagnement : « *La beauté que notre cœur préfère*, » a produit un excellent effet; enfin le chant du sylphe accompagné de soupirs, de ricanelements et de tous les moyens poétiques mis en œuvre dans le monde éthéré des gnômes, est à coup sûr la perle de la partition.

Quoique moins riche, le deuxième acte contient un certain nombre de morceaux gracieux et bien composés. L'air de bravoure de M<sup>me</sup> Dupré, les jolis couplets du rossignol, admirablement chantés par Faure, et le duo final ont enthousiasmé le public, dont les bravos réitérés ont ébranlé la salle. L'orchestre, parfaitement conduit, s'est acquitté magistralement de sa mission, et il est à supposer que le sylphe, ce petit être aérien et capricieux, va se fixer pour longtemps sous les ombrages de l'Opéra-Comique.

A l'occasion du premier janvier, ce beau jour de l'année, où tant de désirs sont éveillés, tant de présents attendus, nous recommandons, non pas à nos jeunes lectrices, mais à ceux de leurs parents et de leurs amis qui veulent leur offrir quelques nouveautés musicales, les publications du *Ménestrel*, c'est-à-dire le plus charmant recueil qu'on puisse imaginer. Un nouvel album de chant, de Massini, composé de six romances, et un autre d'Abadie; plusieurs albums de piano par Félix Godefroy, Paul Bernard, Micheli Longueville, Strauss, réunissent toutes les conditions qu'on cherche dans un hommage où l'utilité se joint au bon goût. Dans notre prochaine revue, nous parlerons de ces compositions avec plus de détail.

MARIE LASSAVEUR.

## CONOMIE DOMESTIQUE.

**MARRONS GLACÉS.** — Placez vos marrons dans une poêle percée, posez-les sur un feu doux, faites-les griller; cette première préparation terminée, dépouillez les marrons de leur écorce; mettez chaque marron au bout d'un rameau, et trempez-les dans le sucre cuit au grand caramel, de manière à ce qu'ils soient entièrement imbibés; égouttez-les et laissez-les reposer sur une plaque légèrement enduite de beurre frais. Détachez-les des baguettes, et serrez-les en un lieu sec et chaud.

**POMMADE POUR ARRÊTER LA CHUTE DES CHE-**

**VEUX.** — Prendre deux onces de saindoux, deux onces de graisse d'oie; jeter de l'eau bouillante sur chaque graisse en particulier, attendre qu'elle ait figé, après cela retirer l'eau; on recommencera trois fois la même opération. Prendre les deux graisses et les délayer dans deux onces d'huile de ricin; y ajouter vingt grammes de sel blanc et un demi-verre de rhum, battre le tout pendant trois quarts d'heure; le parfum qui convient le mieux à cette pommade, et qui corrige l'odeur désagréable de l'huile de ricin, est la *vanille*.

## Correspondance.

PLANCHE I. — 1, 2 et 3, manchette et garniture — 4 et 5, col et manchette — 6, bas de jupon — 7, entre-deux — 8, écusson — 9, V. D. — 10, P. C. — 11, M. R. — 12, M. A. — 13, C. B. — 14, entre-deux — 15, écusson avec les lettres E. D. L. — 16, E. E. — 17, *Ernestine* — 18, dessus de guéridon — 19, *Hortense* — 20 et 21, entre-deux — 22, O. R. — 23, mouchoir avec écusson — 24, T. F. — 25, H. L. — 26 et 27, col et garniture — 28, P. A. — 29, entre-deux — 30 et 31, col et manches — 32, bande assortie — 33, C. G. — 34, *Giorgiana* — 35, J. B. — 36, *Thérèse* — 37, *Gustave* — 38, bourse de quêtuse — 39, mouchoir — 40, dessin pour volant de robe — 41, *Esther* — 42, *Flore* — 43, écusson avec les lettres J. F. — 44, T. C. — 45 à 48, patrons d'une sortie de bal — 49, croquis de la sortie de bal — 50 et 51, patron de pantalon pour femme — 52, tapisserie par signes, bouquet de pensées — 53, croquis de la manche bouillon — 54 et 55, alphabets — 56, *Théodora* — 57, écusson avec le nom de Marthe — 58, écharpe polonoise — 59, *Élisabeth* — 60, croquis d'une fanchon au filet — 61, manche bouillon en taffetas — 62, manchette au crochet — 63, pelote-pouff — 64, *Célestine* — 65 et 66, dessous de lampe — 67, tabouret-brioche — 68, *Isménie* — 69 et 70, cols pour poupées.

Te voilà, Florence, sur la route de Nice, où la santé de ta bonne mère t'appelle; je reste donc seule, en

face de cette aimable tâche mensuelle, que tes observations, tes conseils, tes rieuses boutades même, ren-



daient plus douce encore ! Eh bien ! il ne sera pas dit que mon courage aura fait défaut à la circonstance !

Rodrigue, as-tu du cœur ?

J'ai du cœur, j'ai une bonne volonté à toute épreuve ; si, avec ce bagage, je ne réponds point entièrement aux exigences de nos correspondantes, qu'elles soient blanches, noires ou cuivrées ; qu'elles portent leurs anneaux d'or au nez ou aux oreilles ; leurs bracelets à la jambe ou au bras ; leurs bagues au petit doigt ou au pouce ; qu'elles montrent leur visage ou le dérobent sous les ondulations du voile ; car nos correspondantes sont de tous les pays, tu le sais ; si donc je ne satisfais point à toutes leurs exigences, avoue que j'aurai du malheur ! Espérons mieux ! *Audaces.....* Grand Dieu ! il me semble que je parle latin ! comme si cette langue m'était connue ! Ne va pas le croire, au moins ; je m'en défends !... Tiens, pourquoi donc est-ce que je m'en défends avec tant de chaleur ? Y a-t-il pour une femme quelque honte à savoir le latin ? Certaine petite Camille, de ma connaissance et de la tienne, se redressera sur ceci, et ne manquera pas de faire à sa cousine Anna ou à sa poupée un long speech sur l'entière égalité de l'homme et de la femme, sur leurs aptitudes semblables, sur leur intelligence identique ; qui sait même si, dans le déluge de paroles qui se succéderont plus vite que, sur la rive, les flots ne succèdent aux flots, elle ne se laissera point emporter jusqu'à avancer cette énormité, que la femme est plus généreusement douée que son seigneur et maître ; que les arcanes de la science ne lui sauraient être interdits ; que..... Mais, permets-moi de ne la point suivre dans son vol trop hardi, et, s'il te plaît, redescends avec moi en de plus humbles régions.

Il faut que nous soyons instruites ; en notre siècle, il n'est plus permis de ne l'être pas ; mais il faut aussi que nous soyons femmes de ménage, mères de famille, maîtresses de maison ; nos études, allant au delà des sages limites que leur a marquées l'expérience, empièteraient sur quelque devoir ; si je commente Platon et Virgile, je suis bien capable d'oublier de raccommode mes bas, alors, il vaut mieux que je raccommode mes bas, et que je me contente des traductions, quelles qu'elles soient. Telle est l'opinion de beaucoup de gens sensés ; cette opinion fait loi, et cette loi, je m'y soumets avec plaisir.

Tout à l'heure, je disais, en parlant des traductions... mais, Seigneur ! que je suis bavard, aujourd'hui ! Je vois ce que c'est ; je cherche à tromper mes regrets ; à défaut de ma langue, muette forcément, puisque chaque minute qui s'envole t'éloigne de moi, je laisse courir ma plume ; halte-là ! à un autre jour mes réflexions sur les traductions, si tu y tiens, et si le temps de sa grande aile déplumée ne les a point balayées de mon cerveau. N'est-ce pas qu'elles sont laides, les ailes du temps ? L'époque ne te semble-t-elle pas venue qu'on y substitue quelque autre moyen de locomotion ? Cela m'ennuie de voir qu'il n'y ait rien à quoi le progrès ne s'attaque, sinon à la vieille image du temps ; cela m'ennuie que... mais, non, non, ce n'est pas cela ; ce qui m'attriste, ce qui me prédispose à la critique et à la méchante humeur, faut-il te l'avouer ? c'est de penser que voilà encore une année de finie, une année que le temps emporte, une année que je n'ai peut-être pas bien employée,

et qu'il me sera un jour demandé compte de mes actions..... et même de toutes mes paroles inutiles ! Passons bien vite à nos explications.

1 et 2, COL ET MANCHETTE dont les petites proportions vont te faire sourire, j'en suis sûre, car je connais ton peu de sympathie pour ces immenses cols dont la mode nous avait affublés pendant quelque temps ; ce dessin, qui se fait au plumetis, est joli et facile, si vite fait que cela ne vaut presque pas la peine d'en parler, et puis combien il est plus agréable pour moi de pouvoir t'envoyer quatre cols au lieu d'un seul envahissant toute notre planche ; ces cols, bien entendu, doivent être montés sur un petit col brisé, de la largeur d'un doigt, par derrière, et se terminant en mourant, sur le devant.

3, GARNITURE assortie au col et qui peut te servir dans le cas où tu préférerais une manche bouillon à la petite manchette plate.

4 et 5, COL ET MANCHETTE, plumetis simple avec un semis d'œillets ombrés ; ce col et la manchette sont entourés d'un double rang de petite dentelle tuyautée ; si tu tenais à ne pas agrandir ce col, tu devrais ne mettre qu'un seul rang de dentelle.

6, BAS DE JUPON, se plaçant au-dessus d'un ourlet ; ce dessin, qui se fait au feston, peut aussi servir pour taie d'oreiller.

7, ENTRE-DEUX, plumetis et œillets ou pois.

8, ÉCUSSON, renfermant la lettre J ; plumetis simple ou feston.

9, V. D., plumetis.

10, P. C., œillets doubles.

11, R. M., plumetis.

12, M. A., plumetis.

13, C. B., plumetis.

Ici finit la petite édition.

14, ENTRE-DEUX, plumetis ; il peut être alterné avec des entre-deux de guipure ou de valencienne.

15, ÉCUSSON pour mouchoir, avec les lettres E D L. L'écusson doit être fait au plumetis et mélange de point d'échelle. Les lettres seront aussi bien au plumetis simple qu'au point de feston.

16, E. E. enlacés ; plumetis.

17, Ernestine, plumetis et œillets, ou pois, dans le milieu.

18, DESSUS DE GUÉRIDON ; ce dessin se brode au passé avec mélange de soutache et de galon ; le fond doit être en drap ou en velours ; la première étoffe étant plus simple, me paraît plus convenable, car ce tapis, par l'effet du travail, sera toujours assez élégant ; quant à la couleur, elle doit avant tout s'harmoniser avec celle du meuble, mais les plus foncées sont toujours les plus convenables ; la broderie au passé, comme tu le sais, va très-vite ; si cependant tu voulais simplifier encore le travail, tu devrais remplacer l'un des écussons au passé par un dessin de fine soutache, cela serait encore fort joli ; le tapis terminé, sera doublé d'une percaline lustrée, de la couleur du drap ; autour, sera une frange de laine ou de soie assortie de nuance à celles du fond et de la broderie ; cette frange aura de quinze à dix-huit centimètres.



19, *Hortense*, avec guirlande d'hortensias; plumetis fin.

20 et 21, *ENTRE-DEUX* pour divers objets de trousseau et de layette. Ces petits pois, tout délicats, se font en piquant deux points l'un sur l'autre; on augmente le nombre des points suivant la grosseur des pois; ces tout petits pois sont très en faveur, on en voit beaucoup en coton de couleur pour les cols du matin, avec manche à la chevalière.

22, *O. R.*, plumetis.

23, *DESSIN DE MOUCHOIR*, dont le point d'échelle doit appuyer sur le bord d'un ourlet de trois centimètres, c'est-à-dire que le dessin devra se trouver moitié sur l'ourlet et moitié sur le fond du mouchoir; le tout se fait au plumetis, ainsi que les lettres *A B*, renfermées dans l'écusson.

24, *T. F.*, plumetis.

25, *H. L.*, plumetis et jours.

26 et 27, *COL et GARNITURE* assortie, pouvant se broder au plumetis sur jaconas, batiste ou mousseline.

28, *P. A.*, plumetis.

29, *ENTRE-DEUX* pour manchette ou pour fond de bonnet; plumetis.

30 et 31, *PETIT COL et MANCHETTE*; plumetis fin. J'ai vu dernièrement, chez une de nos grandes lingères, ce même col tout monté, et voici comment: au bord du feston était cousue une bande de tulle uni, de la largeur d'un doigt; sur ce tulle se trouvait, de même hauteur, une petite valenciennaise tuyautée; enfin, au bord du tulle, était une autre valenciennaise également tuyautée, mais ayant trois centimètres de hauteur; la manchette, il va sans dire, doit toujours être en rapport.

32, *BANDE* allant avec le col dont nous venons de parler.

33, *C. G.*, point de rose.

34, *Georgiana*, plumetis.

35, *J. B.*, plumetis simple ou feston.

36, *Thérèse*, plumetis et œillets ou pois.

37, *Gustavie*, plumetis fendu.

38, *BOURSE* de quêtuse se brodant sur velours, sur drap ou sur peau; les colonnes sont alternées, l'une au passé, l'autre en soutache or; de petites perles de jais, d'or ou d'acier, sont placées autour du rond, aux endroits indiqués. Ces bourses se font le plus souvent rouges, et bleues lorsqu'il s'agit d'une quête pour les autels consacrés à la Vierge.

39, *QUART D'UN MOUCHOIR*. Ce dessin se recommande de lui-même; je ne t'en dis rien, si ce n'est la manière dont tu dois le broder. Tu peux le faire de deux façons, toutes deux également jolies: d'abord, en suivant le dessin tel qu'il est indiqué; plaçant dans le bord, à l'endroit pointillé, une bande de tulle crêpe sur lequel on brode en application; le restant se compose de plumetis, de feston, de guipure et de jours variés. Pour jeune femme, on pourrait terminer ce riche dessin par une valenciennaise ou guipure, posée légèrement ondulée, tout juste ce qu'il faut pour suivre les sinuosités du bord. Ensuite, pour jeune fille, en supprimant non-seulement la dentelle, mais encore tout le bord jusqu'aux feuilles de trèfles.

40, *DESSIN* pour bas de volant de robe de mousseline, plumetis.

41, *Esther*, plumetis.

42, *Flore*, plumetis.

43, *RICHE ÉCUSSON* renfermant les lettres *J F*; le tout au plumetis fin.

44, *T. C.* enlacés, plumetis simple ou feston feuille de rose.

45 à 48, *Patron d'une sortie de bal*, que l'on fait en cachemire d'Ecosse uni, avec une bordure, soit de peluche, soit de velours, ou, enfin, en galon dont la variété est, cette année, infinie. Les sorties de bal les plus nouvelles sont celles en étoffe rayée blanc et bleu, blanc et rose, et même rouge, couleur très-appreciée pour ces sortes de vêtements; l'étoffe dont je parle a le double avantage, par son épaisseur et par son genre, de porter avec elle et sa doublure et sa garniture. Cette même étoffe, dans les couleurs foncées, s'emploie pour les manteaux de ville; les raies se placent ou en biais ou même tout à fait en travers.

49, *CROQUIS DE LA SORTIE DE BAL*. — Celle-ci est ornée de quatre rangs de chenille tissée dans l'étoffe, et ondulant tout autour.

50 et 51, *PATRON DE PANTALONS POUR FEMME DE TAILLE ORDINAIRE*. Dans le bas, au-dessus d'un ourlet de cinq ou six centimètres, on place un entre-deux, au-dessus duquel se trouvent trois ou quatre rangs de tout petits plis. On monte ensuite le pantalon sur la ceinture du n° 51. Cette ceinture est en biais. Sur le devant elle doit être entourée d'un liseré; par derrière, elle est retenue par un bouton ou par deux rubans de fil que l'on noue; ceci est encore ce qu'il y a de plus commode. Sur le milieu du devant on fait une boutonnière, qui doit être fixée à l'agrafe du corset.

52, *TAPISSERIE PAR SIGNES*, pouvant servir, s'il l'exécute au petit point, sur un canevas de soie, pour écran, dessus de pelote, etc.; ce dont je puis t'assurer, car on ne le devinerait pas, c'est que ce bouquet de pensées, très-heureusement jeté, est fort joli.

53, *CROQUIS DE MANCHES A BOUILLONS*. — On n'en peut plus douter, nous revenons aux manches fermées, même pour les manches habillées, puisque celles-ci se composent de tulle et de fine dentelle guipure. Si tu veux les faire toi-même, et la chose te sera facile, voici toutes les mesures qui t'aideront à arriver à un heureux résultat. Tu commences par couper, en tulle, une manche de forme pagode, qui se termine au bas par un poignet, toujours en tulle, et ayant dix centimètres de hauteur. Tu prépares ensuite les bouillonnés, qui sont, comme te l'indique le croquis, placés en long et non en large, ainsi que nous les avons vus jusqu'à présent. Tu tailles un morceau de tulle, ayant un mètre de large sur quarante-cinq de long, du côté double, et trente-cinq à l'endroit qui doit se trouver sous le bras; tu fronces ensuite ce morceau de tulle dans sa longueur, mettant entre chaque fronce vingt centimètres de distance. Après, tu fixes les bouillonnés au corps de la manche, cousant chaque fronce à surjet à l'envers du bouillonné, et, sur l'endroit de la manche, les plaçant à dix centimètres de distance, sur une hauteur de vingt-cinq centimètres, pour les trois plus longs, et de quinze centimètres pour les deux qui se trouvent sous le bras. Ces deux derniers seront forcément cousus à l'endroit, mais dans le tulle le point se dissimule aisément. Maintenant, il nous



reste à faire la manchette, formant revers; elle est composée d'un petit entre-deux guipure, alterné avec un entre-deux de mousseline brodée. Cette manchette a, dans le milieu, huit centimètres de haut et cinq à l'endroit des boutons; au bord est un tulle sur lequel s'appuie une guipure haute de deux centimètres; le bord du tulle est lui-même terminé par une autre guipure ayant cinq centimètres. Pour la plus petite dentelle, il faut trente centimètres de largeur, et pour la grande, cinquante; un mètre dix d'entre-deux de guipure ou de l'entre-deux brodé, et le double de chaque chose pour la paire, naturellement.

54 et 55, ALPHABETS, grand et petit, que tu peux faire soit au plumetis simple, soit au feston.

56, *Théodora*, plumetis.

57, Écusson, épis de bel renfermant le nom de *Marthe*; le tout au plumetis.

58. ÉCHARPE POLONAISE, dont je t'ai parlé le mois dernier. Elle est composée d'un ruban, n° 16, en taffetas vert chiné, et entourée d'une bordure de chinchilla, ayant quatre centimètres de largeur. Ces sortes de petites cravates sont charmantes, et, de plus, tiennent très-chaud, ce qui n'est pas à dédaigner. Ainsi que je te l'ai déjà fait observer, la fourrure du tour peut se remplacer par de la peluche; on en voit de si jolies, cette année, que l'on peut les associer aux objets de mode les plus élégants.

59, *Elisabeth*, plumetis.

60, CROQUIS D'UNE FANCHON AU FILET, dont le bord, brodé en reprise, simule une dentelle; cette fanchon est posée sur un fond de tulle formant carcasse; sur le devant sont placées de longues herbes mélangées de quelques grappes de sorbier; le tout réuni compose, comme tu le vois, une très-jolie coiffure, que tu pourrais, pour le jour de l'an, offrir à ta mère ou à ta tante, et qui leur sera très-agréable pour une petite soirée ou pour un dîner, surtout sortant de tes doigts; le filet se fait noir ou de couleur, cela dépend du goût et du genre de mise de la personne.

61, MANCHE à bouillons en taffetas noir, avec garniture et poignet en ruban de velours; ceci, à mon avis, est, pour l'hiver, une très-grande amélioration; car, bien que la plupart des manches blanches se fassent, maintenant, fermées au poignet, on ne peut, malgré tout le désir que l'on a de donner raison à la mode, nier que l'on a souvent très-froid, et qu'ensuite, avec les manteaux à manches, il est impossible d'avoir cinq minutes seulement, des manches fraîches; tandis qu'avec celles-ci, ces deux problèmes se trouvent résolus: avoir chaud et avoir toujours des manches très-présentables, pour le négligé s'entend, car dans tout autre cas les manches blanches sont de rigueur.

Pour faire cette manche économique, tu couperas d'abord deux bouillonnés ayant: celui du bas, cinquante centimètres de large sur dix-huit de haut dans le milieu, et dix vers la couture; celui du haut, même largeur, et douze centimètres tout autour; ces bouillonnés sont, dans le milieu du bras, joints par un bracelet ayant six centimètres de haut et trente de large; dans le bas est un poignet recouvert d'une bande de velours frappé, lequel velours se retrouve au bas du bouillonné du haut, au-dessus du bracelet; ce velours a soixante centimètres de largeur; un dernier

bracelet, dans lequel sont trois rangs d'élastiques en cuivre, fixe les manches sur le bras. Le velours est parfois remplacé par de la dentelle ou toute autre fantaisie.

62, MANCHETTE au crochet, avec dentelle également au crochet, ornée d'un nœud de velours épinglé.

63, PELOTE POUFF ou bonne femme; cette pelote se compose d'un rond de filet, ou de crochet très-fin, ayant vingt-cinq centimètres de diamètre, y compris la petite dentelle qui tient au rond et qui a à peine trois centimètres de hauteur; ce rond terminé se monte sur une carcasse ronde comme une orange et très-dure; cette carcasse, que l'on fait en gros calicot et que l'on remplit de son, doit avoir, à l'endroit le plus bombé, quinze centimètres de diamètre; pour lui donner la forme tout à fait ronde, on fait plusieurs pinces de chaque côté des ouvertures; puis, par l'effet même de ces pinces, l'ouverture ne pouvant se clore tout à fait, on colle dessus un petit rond de même étoffe que celle de la carcasse: sur le calicot on pose une enveloppe de satin, de taffetas ou de percaline lustrée; après quoi, on doit appliquer le rond au crochet un peu dans le genre indiqué par le croquis, et l'on termine enfin par la pose de nœuds de ruban, les plaçant l'un dessus et l'autre dessous le rond de crochet; il en faut six. Cette pelote, d'une grande fraîcheur, devient le complément indispensable d'une toilette duchesse, ou d'un dessus de commode bien orné.

64, *Célestine*, plumetis.

65 et 66, dessin et croquis d'un dessous de lampe ou de flacon.

Avant de te mettre à l'ouvrage, procure-toi ou fais faire par un menuisier, un petit cadre en bois, ayant trente centimètres carrés, et d'une largeur de quatre centimètres; sur chacun des côtés de ce cadre doivent se trouver neuf crans placés à deux centimètres de distance; le premier cran, partant du coin, à six centimètres des angles. Ceci bien compris, achète cent vingt-cinq grammes de laine de Saxe (cinq fils), de cinq nuances à ton choix, deux petits écheveaux foncés et seize des autres nuances; prends un des écheveaux foncés et dévide-le sur le milieu du cadre, allant d'un cran à celui qui est en regard; de chaque côté de cette nuance foncée, place sur les crans d'à côté la nuance qui vient après; ainsi de suite, jusqu'à ce que les crans soient tous garnis; ensuite sur l'autre côté du cadre tu feras la même opération: après cela, avec du fil végétal, tu noueras très-solidement chaque carré, l'arrêtant, et chaque fois cachant le nœud sous la laine; ceci terminé, tu dois avec de bons ciseaux couper la laine aux trois quarts de son épaisseur, de manière à ce que cette laine, une fois coupée, puisse sur chaque point noué venir former une petite masse que tu arrondis avec les ciseaux, la tondant jusqu'à ce qu'elle ait bien pris la forme d'une boule: tu coupes alors au bord intérieur du cadre la laine qui l'entoure et qui fera la frange, et enfin, après avoir rempli un bol d'eau bouillante, tu places dessus, à l'envers, ton ouvrage, aux petites boules duquel la vapeur de l'eau donnera tout le fini désirable. On fait ainsi des coussins, des dessus de table, voire même des devant de foyer; bien entendu que pour chaque objet il faut un cadre de la grandeur voulue.



67, CROQUIS D'UN TABOURET BRIOCHE que l'on fait au tricot anglais. Je ne sais si tu te rappelles que le tricot anglais se fait simplement comme il suit :

1 maille sans la tricoter, 1 jetée, 1 maille glissée à l'envers sans la tricoter, 2 mailles ensemble, 1 maille à l'endroit, et ainsi de suite.

Pour ce tabouret, il faut deux cent cinquante grammes de laine de Saxe (dix fils) divisés en trois nuances de vert pour les trois quarts, et le dernier quart, noir. Sur des aiguilles en bois, ayant un centimètre de circonférence, monte 55 ou 60 mailles de n'importe quelle nuance. Fais ton tricot ainsi que je viens de te l'expliquer ; une fois arrivée vers la fin de l'aiguillée, laisse six mailles sans les tricoter, puis tu retourneras le tricot ; à chaque tour tu feras de même jusqu'au milieu de l'ouvrage, ne tricotent les mailles laissées qu'en changeant de nuance, c'est ce qui forme les diminutions. Les côtes que t'indique le croquis sont formées par les diverses nuances de vert ou par le noir ; ainsi, les trois nuances de vert se répètent huit fois ; chaque côte est composée de huit rangs ; entre chaque trois nuances de vert, une petite côte noire est formée par trois tours seulement ; lorsque le tricot est terminé, on ferme la brioche par un point de surjet que l'on place à l'envers. Pour monter ce tabouret, tu tailles d'abord dans du calicot une enveloppe ayant les dimensions du dessus que tu viens d'achever ; cette première enveloppe, que l'on bourre de plumes, est elle-même recouverte par une seconde en percaline de la couleur des laines. Cela fait, on joint ce coussin à un rond de carton de même dimension que le rond de calicot ; ce rond est ensuite recouvert de percaline, sur laquelle on fixe enfin l'ouvrage au tricot ; après cela, l'on fait, à l'aide d'un moule, un large pompon que l'on fixe au-dessus de ce coussin ; dans le milieu de ce pompon est une ficelle qui traverse la plume et que l'on noue sous le carton, afin d'obtenir le creux que tu vois dans le milieu.

Quelques-unes de nos amies m'ont, dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, demandé plusieurs fois la signification de certains termes de tricot ou de crochet : voulant, cette année, leur éviter cet ennui, je vais répéter ce que je crois avoir déjà dit bien des fois.

On appelle, pour le tricot, faire une *rétrécie à l'envers*, prendre deux mailles ensemble et les tricoter à l'envers.

Une *rétrécie de trois mailles*, prendre une maille sans la tricoter, faire une *rétrécie* à l'envers, croiser avec l'aiguille gauche la maille nulle, sur la *rétrécie*.

Une *rétrécie surjetée*, faire une maille nulle, tricoter une maille à l'endroit, jeter la maille sur la maille à l'endroit.

Une *rétrécie à l'endroit ou diminution*, prendre deux mailles ensemble et les tricoter comme une maille à l'endroit.

Une *maille prise en dedans*, c'est prendre la maille comme si l'on faisait une maille nulle, mais sans la laisser glisser, et la tricoter comme à l'endroit.

Une *jetée*, c'est passer le fil devant l'aiguille.

Une *jetée tournée à l'endroit*, c'est prendre le fil qui se trouve derrière l'aiguille droite, l'enroulant à l'aiguille de manière à ce qu'il revienne dans sa première position.

Une *jetée tournée à l'envers*, prendre le fil qui se trouve devant l'aiguille, le tourner sur l'aiguille et le ramener devant.

Voilà pour le tricot. Maintenant, pour le crochet :

Faire une *demi-bride*, c'est passer le crochet dans la maille du rang précédent, sans jeter le fil sur le crochet.

Une *bride*, c'est jeter la maille sur le crochet, passer le crochet dans la maille du rang précédent, piquant le crochet par-dessus, reprendre ensuite le fil, le passer dans cette maille, jeter le fil sur le crochet que l'on passe dans deux mailles seulement, jeter le fil et repasser dans deux mailles.

68, *Isménie*, plumetis.

69 et 70, Cols pour poupées.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE POUR JEUNES FILLES.

*Robe de tarlatane à deux jupes*. Ces jupes sont ornées, dans le bas, de deux bouillonnés de même étoffe que la robe ; au-dessus de ces bouillonnés se trouvent trois rubans de taffetas, dont le plus large, n° 12, est encadré par deux autres du n° 5. Ces rubans sont, de distance en distance, placés dans la hauteur des jupes, passant dessus et dessous les autres, et puis arrivés aux bouillonnés, ils forment une sorte de boucle dont le bout se replie sous le bouillonné. La berthe est composée de deux rangs de dentelle ; entre les rangs, sur le devant, sur les épaules et par derrière, se trouvent des nœuds sans bouts, faits avec les rubans des deux largeurs ; un bouquet de roses de haie se voit à droite du corsage, les manches sont formées par un seul bouffant. Coiffure de bal exécutée par M. Leblond : les cheveux de derrière sont noués et forment trois coques lisses, des deux côtés desquelles sont jetées des branches de roses ; devant, les cheveux sont séparés en travers par une natte posée en couronne ; les mèches d'en haut sont crépées, celles du front relevées en coque et fixées sur la natte, celles de la tempe, dirigées en arrière, forment un bandeau droit et bombé. Quelques roses sont placées parmi les bandeaux.

La jeune fille portant un vrai burnous arabe, a une robe dont les neuf volants sont alternés crêpe et taffetas, avec bord déchiqueté ; la berthe, faisant pointe devant et derrière, se compose, ainsi que les petites manches, de deux volants crêpe et taffetas.

Le petit turc porte une jupe de percaline lustrée, une veste de drap brodée en soutache ; l'écharpe est rayée en travers, les guêtres sont brodées comme la veste.

Le costume de la petite fille se compose d'une première jupe en taffetas rayé bordé d'un velours ; sur cette jupe en retombe une autre également en taffetas, mais uni ; elle est relevée de côté par un nœud à bouts ; le corsage, encore en taffetas, est bordé de velours ; dans les cheveux, un petit pouff en blonde s'entremêle à des rubans de velours.

*Toilettes de jeunes femmes*. — Robe de moire antique ; sur la jupe trois volants de dentelle ont pour tête une guirlande de feuillage en velours ; la draperie formant berthe, est bordée d'une dentelle rappelant les volants. Coiffure de M. Croisat : chou fait à main levée, se composant d'un colimaçon en rouleau, retenu par un peigne, et d'une coque lisse faite avec



le bout des cheveux; devant, les cheveux sont séparés en travers par une petite mèche nattée, partant des deux côtés de la raie frontale et s'allant perdre dans le chou, ce qui dispense de l'emploi des faux cheveux; les mèches d'en bas sont divisées, crêpées, relevées, bombées, et fixées sur la petite natte transversale; celles d'en haut forment un rouleau de recouvrement, fixé de même; toutes les pointes sont mises en papillottes ou frisées au fer friseur de M. Croisat, instrument qui, n'allant point au feu, ne saurait altérer la chevelure.

Les cheveux étant frisés, afin que l'humidité n'ait point sur eux de prise, on introduit dans chaque boucle, à mi-longueur, une *frisette*, épingle articulée de l'invention du même artiste; avec la frisette les boucles restent intactes, et l'on n'a plus besoin de couper les cheveux que l'on veut boucler.

Robe de tulle placée sur un pardessus de taffetas; au-dessus de l'ourlet de la première jupe est une guirlande de pélargoniums; les mêmes fleurs ornent le corsage et retombent en petites traînes sur les manches à bouillon; un collier et des bracelets en corail complètent cette toilette. Bandeau brisé, à travers lequel passe la couronne. Couronne semblable à la guirlande dont la robe blanche est ornée.

SÉPARATEUR, au moyen duquel nous pouvons, sûrement et rapidement, varier nos raies à l'infini. Ce séparateur, modifié et simplifié, a valu une médaille à son auteur; l'appareil se compose maintenant d'un seul instrument, et s'applique à tous les genres de coiffure.

Sur notre planche, à la lettre A, tu en trouveras le dessin, grandeur naturelle; à la lettre B, la manière de disposer cet instrument, dans le but d'obtenir toute espèce de raies; enfin, à la lettre C, un

groupe de quatre femmes opérant à l'aide du séparateur.

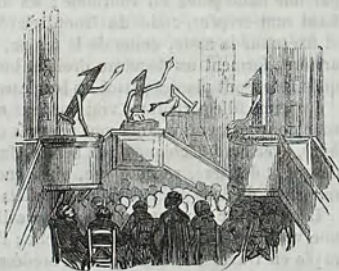
Adieu, Florence! Non, pas encore; je ne dois point passer sous silence notre charmant calendrier. Est-il assez élégant et coquet? colle-le sur un carré de beau carton blanc, formant tout à l'entour une marge de deux centimètres, et tu auras pour ta chambre d'étude le plus joli des almanachs de 1857.

Ainsi que tu le peux voir, ce calendrier est spécialement consacré aux saintes; tous les noms de ces saintes sont tirés du martyrologe romain et de la Vie des Saints de Godescard; plusieurs noms se répètent, par la raison qu'ils appartiennent à de différentes saintes; en effet, nous avons sainte Félicité, martyre en Afrique, et sa sainte homonyme, martyre à Rome; deux saintes Céline et Célinie, l'une vierge et martyre à Cologne, l'autre mère de saint Remy, apôtre des Francs, etc. Celles de nos amies qui portent ces noms, plusieurs fois consacrés, pourront, en lisant la vie de ces saintes diverses, choisir pour patronne la sainte dont la vie et les vertus leur inspireront le plus de respect et de sympathie.

Cette fois, adieu, chère Florence.

AVIS. — Une erreur s'est glissée dans la Correspondance de décembre, en parlant des conditions auxquelles on pourrait recevoir 30 gravures de mode de dames en sus de celles que donne le journal. Ce n'est pas six, mais bien cinq francs que coûte ce supplément de gravures. — Nous tenons UN FRANC à la disposition des personnes qui nous en ont déjà envoyé six. — Ce franc, elles peuvent le recevoir soit en espèces, soit en faisant la demande d'un abat-jour ou du calendrier de cette année.

## REBUS



Paris. — Typ. Morris et comp., rue Amelot, 64.